

# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

## LES FLEURS ÉTRANGES

(SUITE)

### Le Rossolis.

Aux bords des rivières et des étangs se rencontrent deux plantes très élégantes dont les singuliers instincts ne sont pas sans analogie.

Ces plantes portent les jolis noms de *Rossolis* et de *Grassette*.

Elles ont une passion bizarre : la chasse. Toutes les deux prennent les insectes à la glu.

Après une réclusion temporaire, le *Rossolis* rend ses captifs à la liberté — s'ils ne sont pas morts en prison.

La *Grassette* fait mieux : elle mange ses prisonniers.

Parlons d'abord du *Rossolis* ou Rosée du Soleil.

Du centre de ses feuilles qui s'étalent coquettement en rosette, s'élance un épi de fleurettes blanches.

Laissons l'épi qui n'est qu'élégant, pour causer des fleurs qui sont vraiment extraordinaires : Le bord de ces feuilles est couvert de poils étranges au bout desquels brille une perle de rosée, gouttelette toujours fraîche, toujours gluante que secrète la plante et qui résiste aux plus vives ardeurs du soleil.

L'infortuné moucheron qui, de l'aile ou de la patte, effleure un de ces poils, se trouve aussitôt englué. Le voilà, lui, être ailé, prisonnier d'un simple végétal, dupe et victime d'une plante.

Et plus il fait d'efforts pour se dégager, plus il s'empêtre, plus il irrite le *Rossolis* dont les poils

s'agitent, se croisent, se courbent, emprisonnent le malheureux insecte comme dans une cage épineuse, et c'est ainsi que la plante irritable châtie l'importun du désagrément qu'il lui a causé.

Quand le *Rossolis* est calmé, les poils redoutables qui retenaient le moucheron captif se redressent et s'écartent... La porte du cachot est ouverte et le prisonnier est libre — à moins qu'il n'ait été étouffé.

Après tout, le *Rossolis* n'est pas une plante carnassière. Elle fait la chasse aux importuns, les prend à la glu quand ils troublent son voisinage et les met au « violon ».

C'est une plante qui a ses nerfs.



### La Grassette.

Comme le *Rossolis*, la *Grassette* étale en rosette élégante ses larges feuilles molles et vernissées.

Du milieu de cette rosette s'élèvent deux tiges droites et fines, couronnées de fleurs violettes.

Elle est très jolie la *Grassette* et je la comparerais volontiers à ces criminels hypocrites qui, sous des dehors charmants, cachent des instincts abominables...

Comme pour le *Rossolis*, laissons la fleur de la *Grassette* et observons ses feuilles.

Quelles que soient la sécheresse du sol et l'ar-



deur du soleil, le bord de ses feuilles est toujours humide et brillant, couvert d'une liqueur onctueuse que secrète la plante elle-même.

Si vous regardez attentivement ces feuilles, vous apercevrez ça et là, des dépouilles informes, des débris épars, des pattes, des ailes, des carapaces d'insectes...

Que veut dire ce carnage? que s'est-il passé? un meurtre, un assassinat? eh bien! oui; un véritable assassinat, une série de meurtres aggravés de guet-apens.

La coupable, la grande coupable c'est la jolie Grassette au riant feuillage, aux fleurs violettes, la Grassette aux tiges élancées qui mériterait la mort qu'elle a donnée, si les fleurs passaient en cour d'assises.

En face des pièces à conviction, reconstituons le drame: le pauvre insecte qui se hasarde étourdiment sur les feuilles visqueuses et brillantes de la Grassette est aussitôt pris et rien ne saurait le délivrer. Il fait corps avec la feuille qui va devenir son tombeau.

Alors, tout doucement, la feuille se recourbe sur sa proie qui se trouve en même temps engluée et emprisonnée. Comment voulez-vous qu'elle échappe? La feuille se recourbe encore comme si une main invisible la roulait lentement sous des doigts irrésistibles.

On ne voit plus rien; la feuille redevient impassible et la victime a disparu dans cette sorte de cornet.

Mais au bout de quelques heures, un nouveau prodige s'opère. Peu à peu, la feuille se déroule, s'étale toujours visqueuse et brillante. Vous regardez. Plus d'insecte! quelques débris informes rejetés par la Grassette et dont la feuille n'a pas voulu.

Le reste a été dévoré par la plante qui, pourtant a des racines pour se nourrir!

La Grassette a diné mais elle n'est point rassasiée. Elle tend ses feuilles gluantes à de nouveaux insectes qui viendront y mourir et disparaître.

La Grassette ne chasse pas comme le Rossolis, pour l'amour de l'art. Elle vit de son gibier. Elle tue et mange sa victime.

### L'Utriculaire.

L'Utriculaire est plus étonnante encore que la Grassette dont elle semble partager les goûts carnassiers. Mais l'engin dont elle dispose tient vraiment du prodige.

L'Utriculaire aux pâles fleurettes jaunes, aux rameaux indigents et frêles, est une plante aquatique, submergée, à la racine flottante et détachée, errante au sein des eaux, visitant tour à tour la surface et le fond des étangs.

Ses feuilles sont garnies d'une multitude de

petites outres ou vessies d'où lui vient son nom d'Utriculaire.

D'après certains botanistes, ces outres ne seraient que des appareils de natation, se remplissant ou d'air ou d'eau; d'eau pour alourdir la plante et la guider au fond des eaux, d'air pour l'alléger et la pousser à la surface des étangs.

Destinées à ce seul usage, ces outres merveilleuses classeraient déjà l'Utriculaire au premier rang des plantes étranges. Ces vessies qui tour à tour se remplissent d'air et d'eau, pour faire descendre ou monter cette plante errante, étonnent et charment à la fois l'imagination.

Mais d'autres botanistes, qui nous semblent être dans le vrai, vont plus loin encore.

Les outres de l'Utriculaire seraient non-seulement des appareils de natation, mais des engins de pêche.

A ce compte, la frêle et délicate Utriculaire ne serait qu'une plante carnassière, une attrapeuse et une mangeuse d'insectes aquatiques, un ogre végétal, comme la Grassette que nous avons vue à l'œuvre et le Népenthès que je vous présenterai tout à l'heure.

Sur les vessies de l'Utriculaire s'ouvre un petit orifice garni de poils rudes qui semble en défendre l'entrée.

Derrière ses poils apparaît une soupape qui s'ouvre du dehors en dedans, trappe ingénieuse et perfide, libre pour l'entrée, inexorable pour la sortie.

Malheur à l'imprudent insecte qui, poussant la trappe, se trouve englouti par la soupape, et tombe dans la vessie, son tombeau.

Pour lui, nulle chance de salut. Cette trappe implacable est comme la porte de l'enfer du Dante, où il faut laisser toute espérance.

D'abord, l'insecte nage avec confiance et volupté dans cette gouttelette d'eau qui lui paraît un océan. Mais bientôt l'outre mortelle qui le tient prisonnier secrète une liqueur violente et l'insecte, décomposé, disparaît. Une plante l'a dévoré.

La Grassette et l'Utriculaire sont dignes de s'asseoir à la même table. Mais la place d'honneur appartient au Népenthès.

### Le Népenthès.

Comment décrire cette plante bizarre et souveraine qui semble être sortie des jardins enchantés d'Armide ou des parterres magiqués des *Mille et Une Nuits*!

Avec *Victoria Regia*, le Népenthès partage le sceptre des Tropiques. C'est la plante-reine de Madagascar, l'île-reine de l'Océan Indien. Elle étonne aussi de ses splendeurs singulières, les solitudes de Bornéo et les forêts de Java.

Le Népenthès est la plus admirable des plan-



tes carnivores. A son appétit royal il faut des hécatombes d'insectes aux ailes d'azur et au corsage d'or. On dirait qu'il se nourrit de pierres, de turquoises, d'émeraudes vivantes. Et ces brillants insectes qui se succèdent dans un festin éternel, lui sont servis dans des coupes de nectar et de parfum.

L'épi de fleurs que cette plante porte à son sommet est sans doute magnifique; mais la suprême originalité du Népenthès réside, éclatée dans ses feuilles, les plus extraordinaires du monde végétal.

Le Népenthès, dit Grimard, c'est l'invraisemblance devenue plante, le paradoxe transformé en feuilles.

Ces feuilles, les voici : Tout le long de la tige elles s'élèvent, s'étendent, se recourbent avec une grâce saisissante; larges et brillantes, ces feuilles se terminent tout à coup par un grêle et mince filament, vrille légère et charmante qui, malgré son apparente faiblesse, supporte à son extrémité une coupe végétale, une urne véritable, complète, irréprochable, agrémentée de guillichons élégants, de bourrelets galonnés, d'ornements exquis, ciselés par l'outil d'une fée.

La fée, c'est la Nature.

Rien ne manque à ces urnes, pas même le couvercle, opercule admirable qui, jouant comme sur une charnière, s'ouvre aux premiers rayons du soleil et se ferme aux approches de la nuit.

La nuit, ces urnes merveilleuses, portées délicatement au bout d'une vrille légère, se remplissent d'une eau limpide et parfumée que secrète la plante.

Le matin, quand l'urne soulève son couvercle sous l'action caressante du soleil, la coupe est pleine, et, dans ces bassins de fraîcheur et de parfum, tombent des milliers d'insectes qui s'y noient, comme le duc de Clarence dans son tonneau de Malvoisie.

Que deviennent ces cadavres dans ce tombeau de volupté? Le liquide les dissout; le Népenthès les dévore. Cette urne est une assiette. Que dis-je! Comme toutes ces urnes se remplissent et se vident d'insectes en même temps, on peut dire que le Népenthès mange à tous les plats à la fois.

Si, pour l'insecte, l'urne du Népenthès est un tombeau, c'est pour l'homme une coupe de vie, un calice rafraîchissant, un verre béni, toujours plein. Ce n'est plus une plante, c'est une source; une source merveilleuse qui ne jaillit pas d'un rocher, mais d'une feuille!

Si j'aime les fleurs, j'aime aussi beaucoup les insectes, et les plantes carnassières m'inspirent une sorte de terreur confuse. Il me semble qu'à ces gracieuses créatures, faites d'éclat et de parfum, l'air, la rosée, le soleil devraient suffire.

Cependant, il doit être beaucoup pardonné au

Népenthès en faveur du verre d'eau que, sous un ciel de feu, il tend du bout de ses feuilles au pauvre voyageur.



### La Châtaigne d'eau.

La Châtaigne d'eau est une des plantes les plus communes et les plus singulières de nos étangs.

Elle naît, germe et vit obscurément au fond des eaux qu'elle semble ne devoir jamais quitter.

C'est une fille du limon, une pauvre plante submergée qui semble à jamais privée des caresses de la brise et des rayons du soleil.

Au-dessus d'elle l'eau, encore l'eau, toujours l'eau. L'étang pèse sur elle comme un couvercle de cristal. Pas un coin de ciel bleu, pas le moindre filet de lumière. Pauvre recluse, ensevelie pour toujours dans l'ombre de son cloître liquide tapissé d'algues tristes et de mousses indigentes.

Aux autres plantes l'air, le soleil, la liberté, les belles nuits étoilées, les rosées bienfaisantes, la divine lumière! A la châtaigne d'eau la vase, la captivité.

Attendez! Aussitôt qu'est arrivé le moment de fleurir, un prodige s'opère : Le pétiole de ses fleurs se renfle en une sorte de vessie pleine d'air qui allège la plante frémissante; et, alors, la châtaigne d'eau s'agite, se soulève, se balance, monte, apparaît à la surface des eaux et vient fleurir en plein air sous les rayons féconds du soleil.

Quel tableau, quelle volupté pour la pauvre recluse transportée tout à coup dans ce monde nouveau où tout vit, brille, chante, renaît, se réjouit!

Quelle différence avec sa sombre retraite, les silencieuses profondeurs de l'étang où n'entre pas la lumière!

Après la floraison, la châtaigne d'eau a rempli son devoir, terminé sa mission. Pour s'épanouir, elle a dû gagner la surface des eaux. Pour mûrir ses graines, elle va descendre au fond de l'étang.

Ce n'est peut-être pas sans regret qu'elle quitte cette vie ensoleillée, ce monde de grand air et de parfums; mais le devoir qui la fit monter au milieu des nénuphars et des joncs fleuris, l'oblige maintenant à descendre dans sa cellule aquatique.

Le Nénuphar apparaît tous les matins au-dessus des eaux pour se retirer chaque soir dans l'étang. C'est sa façon de se lever et de se coucher.

La Châtaigne d'eau ne se montre à la surface de l'onde que pour fleurir, pour préparer ses graines, pour reproduire son espèce.

Le soleil n'allant pas jusqu'à elle, elle va au soleil.

C'est le pèlerinage de la floraison.



### Les Orchis.

Sous le nom expressif de fleurs mimes, un botaniste ingénieux, Eugène Noël, a groupé quelques plantes qui, singulièrement douées du génie mimique, se plaisent à reproduire les choses et les êtres des autres règnes : un insecte, un oiseau, un œuf, une pelote, une lance, un casque, un astre, une gueule, une oreille, des yeux, le corps humain, que sais-je encore ?

En décrivant le *grand Cierge* des solitudes mexicaines, nous vous avons montré des cactus simulants un candélabre ou un gigantesque hérisson, un jaguar, un boa, un caïman, une tortue.

Les *Mufliers*, vrais mufles d'animaux, vous ouvrent, quand on les presse du doigt, une gueule effroyable qui n'a jamais croqué un insecte. La *Monnaie du Pape*, plante délicate et légère dont on fait de jolis bouquets d'hiver, porte sur ses branches des piécettes d'argent. Voici le *Bec-de-grue* d'une expression si bizarre, et la *Poule-qui-pond* dont le fruit éclatant imite si bien, par sa forme, sa grosseur et sa couleur, un œuf de poule. L'*Héliante* rappelle le disque du soleil, et les *Stellaires* sèment les herbes de petites étoiles. Le *Casque de Mars* se baisse et s'élève à volonté sous vos doigts capricieux ; le *Liseron* agite ses clochettes roses comme s'il voulait sonner le lever du soleil, et le *Myosotis*, à travers la rosée, vous regarde de ses doux yeux bleus. Il y a des *Pensées* qu'on prendrait pour des visages humains ; elles vivent, elles vous regardent, elles pensent...

Par sa racine, la *Mandragore* se plaît à reproduire la partie inférieure du corps humain. L'*Éclipse*, une des plantes exotiques les plus rares et les plus curieuses, imite le soleil éclipsé comme l'*Héliante* reproduit le soleil dans toute sa splendeur.

Mais de toutes ces plantes mimes, la plus étrangement douée comme talent d'imitation, c'est certainement l'*Orchis*.

Dans cette famille tout le monde est comédien. On s'affuble de tous les costumes et l'on joue tous les rôles. On dirait des fleurs tombées du chariot de Théspis.

Voici d'abord l'*Orchis-nid-d'oiseau*. Et, la fleur, en effet, a la forme, l'apparence d'un nid. Où est l'oiseau ? où sont les œufs ?...

L'*Orchis-mouche*, un pur chef-d'œuvre, ressemble à s'y méprendre à une mouche. Écoutez ! elle bourdonne ; regardez ! elle marche, elle va s'envoler !... Non ! elle se tait et elle reste. C'est une fleur.

L'*Orchis-singe* porte une fleur vineuse et grimaçante comme la face d'un ouistiti.

Mais la grande merveille de la troupe, le premier rôle, l'artiste incomparable, c'est l'*Orchis-papillon*. Suspendue en l'air au bout d'un long pédoncule qu'on aperçoit à peine, allant, venant, s'agitant au moindre souffle, cette fleur, aux couleurs éclatantes, semble voltiger çà et là, comme un papillon qui cherche à se poser, hésite entre deux calices. Le papillon c'est l'*Orchis* ; ses ailes ce sont les pétales. Et si, d'aventure, un *Argus*, un *Sphinx* vient se poser sur la fleur de l'*Orchis* on dirait deux papillons buvant à la même coupe.

Pourquoi ces ressemblances singulières, ces jeux mystérieux et charmants ? Est-ce un caprice ou une distraction de la nature qui, commençant son œuvre par un animal, l'a tout à coup terminée par une plante ? Non ! la Nature est attentive et grave dans tout ce qu'elle fait. Par ces ressemblances et ces rapports bizarres, elle a voulu dire, sans doute, que la fleur est sœur de l'insecte et que tous les règnes de la création se donnent la main.

FULBERT DUMONTEIL.

(La suite au prochain Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### TOUT SIMPLEMENT

PAR MADAME DE WITT

Le sous-titre de ce doux et bon livre : *Vers les hauteurs, par la vallée*, en explique le but. C'est, en effet, tout ce qu'il y a de plus simple que la vie de cette jeune femme, Marie Bernard, mariée à un mari âgé, sérieux, mère de deux enfants

et qui gouverne avec tant de sagesse son cœur, sa famille et sa maison. Tout simplement, par la vallée, elle monte au sommet des vertus : le dévouement de l'épouse et de la mère, l'intelligence de tous les devoirs, la charité évangélique, la plus vive tendresse pour tout ce qui souffre, se développent peu-à-peu dans son âme et répandent autour d'elle comme un parfum exquis. Nos lectrices connaissent le talent sympathique de



madame de Witt; sa sensibilité contenue, la vérité de ses tableaux, l'élégante sobriété de son style, et parmi nos femmes auteurs, dont le nombre est Légion, aucune ne rappelle à ce degré les auteurs britanniques, qui ont eu le rare secret d'intéresser et de moraliser tout à la fois. Ce nouveau livre est digne de ses frères aînés, si même, j'ose dire, il ne les surpasse; l'histoire de de Marie, *simple histoire*, s'il en fût, attache depuis la première page jusqu'à la dernière, depuis le moment où la pauvre petite Marie soigne son vieux père d'humeur si difficile, jusqu'à celui où Marie, mère de famille, soutien et conseil de son mari, âme de la maison, voit grandir deux enfants dignes d'elle... Les événements sont peu de chose, le livre vit par les sentiments, par les difficultés contre lesquelles lutte l'âme si forte et si bonne de Marie, il vit surtout par cet amour du devoir, qui élève en haut l'âme humaine, toujours satisfaite lorsque le *moi* intérieur est satisfait. Nous recommandons *Tout simplement* à toutes nos lectrices. (1)

### LE CRIME DE M. SYLVESTRE BONNARD

Membre de l'Institut.

PAR ANATOLE FRANCE (2)

Ce livre, couronné par l'Académie, forme un pendant au livre éelos ce printemps, à l'Abbé Constantin, dont nous vous avons parlé il y a quelques mois; peut-être même, l'Abbé Constantin aurait-il mieux mérité le suffrage de ceux qui décernent le prix Montheyon; car l'extrême simplicité de ce récit, sa candeur et sa douceur le mettent au rang de ceux qui sont utiles aux mœurs. Dans *Sylvestre Bonnard*, l'auteur a, d'une plume très fine et très délicate, analysé la bonté dans l'âme d'un vieillard, pour qui la vie a été ce qu'elle est pour presque tous, peu clémente, mais qui a conservé un trésor de bonté dévouée et qui s'ignore elle-même.

M. Sylvestre Bonnard est un grand savant, membre de l'Institut, qui a passé sa vie à fouiller les archives et à dépouiller les antiques manuscrits; il s'occupe spécialement des abbayes cisterciennes, et Saint-Germain-des-Prés et ses abbés occupent une place particulière dans ses études. Il ne s'est pas marié, parce qu'une jeune fille, qu'il a aimée, ne s'est pas même aperçue de son amour, et qu'elle s'est mariée avec un autre. Il ne l'a pas oubliée, il vit seul avec ses livres et sa servante Thérèse. La Providence met sur son chemin la fille de celle qu'il a aimée; cette fille, Jeanne, est orpheline, pauvre et reçue par charité dans le pensionnat de mademoiselle Préfère.

Mademoiselle Préfère est une des pièces capitales du roman; elle est maîtresse de pension, nerveuse, ambitieuse, prétentieuse, frisée comme un agneau, discrète comme un livre, et très amoureuse des soixante ans et de la belle position de M. Sylvestre. Elle le lui laisse entendre, elle le soupire sur tous les tons de la flûte, enfin, elle le lui dit nettement.

« Je vous plains, un homme comme vous, un homme d'élite, vivre seul avec une servante grossière (car elle est grossière, cela est incontestable). Quelle cruelle existence! Vous avez besoin de repos, de ménagements, d'égards, de soins de toute sorte, vous pouvez tomber malade. Et il n'y a pas de femme qui ne se ferait honneur de porter votre nom et de partager votre existence. Non! il n'y en a pas, c'est mon cœur qui me le dit! »

Elle poursuit le vieux savant de ses ennuyeux roucoulements, elle les redouble; il doit s'expliquer enfin, et mademoiselle Préfère voit, à n'en pouvoir douter, que jamais elle ne deviendra madame Bonnard. Alors, la colombe devient loup, vilaine métamorphose; elle a Jeanne en son pouvoir, elle l'abaisse, la maltraite et la rend très-malheureuse. La porte de la pension est interdite à M. Bonnard, mais voilà qu'il apprend que la pauvre jeune fille est réduite au rôle de servante et qu'elle est malmenée, qu'elle est affamée par la douce Préfère. Il n'hésite pas, le bon vieux paléographe, il commet son crime, il enlève une mineure, il enlève Jeanne, et la mène chez d'anciens amis de ses parents. Là, le code en main, on lui démontre qu'il a encouru la Cour d'assises et une peine qui peut aller de cinq à dix ans de réclusion. Il est troublé, mais la bonne Providence, intervenant encore une fois, arrange cette mauvaise affaire. M. Sylvestre devient le tuteur légal de Jeanne, il la prend chez lui, il l'élève, il vend sa belle bibliothèque pour la doter, il la marie heureusement et, retiré à la campagne, il y reçoit ses deux enfants adoptifs. Le livre finit sur une note mélancolique et douce.

C'est un joli roman, plein d'esprit, de cœur, de sous-entendus délicats. Nous ne le recommandons pas aux jeunes filles, aucun roman ne leur semble destiné, parmi ceux qu'a tracés une plume masculine; mais les jeunes femmes le liront avec agrément, et trouveront, qu'à tout prendre, l'Académie a eu la main heureuse en le couronnant.

M. B.

### HENRY LONGFELLOW

On a dit du poète américain : Ses lèvres sont muettes, ses chants ne périront jamais. Il est, en effet, du nombre de ces vrais poètes dont les accents survivent à leur époque, à l'engouement, à la mode, et quoique rien ne fût plus moderne que ses vers, ils participeront à cette immortalité.

(1) Librairie Hachette. — Prix, 3 francs.

(2) Calman Lévy, rue Auber, 3, Paris. — Un volume, 3 fr. 50 c.



lité des poètes de l'antiquité, parce que, ainsi que les Grecs, c'est à la nature et à l'âme humaine qu'il empruntait ses meilleures inspirations.

Longfellow est le chantre de l'Amérique; cette terre, si longtemps ignorée, si belle, si féconde, a trouvé en lui un admirateur passionné. Ses deux grands poèmes, *Evangelina* et *Hia watha* sont remplis des merveilles de cette nature américaine, débordante de force et de sève. Le dernier de ces poèmes, considéré comme le chef-d'œuvre, a pour héros un sauvage, fils des savanes et des forêts vierges, familier avec tout ce qui l'entoure, avec les oiseaux et les daims, les fleurs et les cèdres; la vie des sauvages y est décrite avec un charme extrême, idéalisée, sans doute, mais cet idéal de grandeur d'âme et de force dans leurs affections est conforme à ce que nous ont dit des sauvages, des Peaux-Rouges, leurs premiers missionnaires et leur romancier, Fenimore Cooper. *Evangelina* est le poème populaire par excellence; il rappelle une horrible tragédie : lorsque le traité d'Utrecht livra l'Acadie aux Anglais, les colons, Français de cœur, ne voulurent pas se soumettre; on les embarqua tous de force et on les dispersa sur les côtes des possessions anglaises en Amérique, séparant la mère de ses enfants, la femme de son mari, action barbare que rien ne pouvait justifier. *Evangelina* a été ainsi séparée de son fiancé; elle use sa jeunesse à le chercher de village en village, de port en port, et elle le retrouve mourant sur un lit d'hôpital. Il sourit en la reconnaissant. Elle se fait sœur de charité. Ce sujet pathétique a été rendu avec une profonde énergie et encadré dans des paysages admirables.

Les poésies intimes, les récits, les ballades, sont une des parties les plus sympathiques de l'œuvre de Longfellow. Son *Psaume de la vie*, son *Excelsior*, le *Beffroi de Bruges*, sont très connus par de nombreuses traductions; nous citerons d'autres vers de lui, très goûtés en Amérique et qui méritent d'être lus en Europe. La carrière de Longfellow fut longue, brillante et heureuse; il n'eut pas d'ennemis, il jouit de toutes les félicités domestiques, il goûta la gloire la plus pure, celle de n'avoir cherché le beau que pour propager le bien; il s'est endormi, au milieu de ses enfants, dans la paix de Dieu, pleuré par son pays, pleuré par tous ceux qui sont encore sensibles aux plus nobles effusions de l'intelligence humaine.

Nous citons, pour le plaisir de nos lectrices, ces vers charmants :

#### LA VIEILLE HORLOGE DE L'ESCALIER

Tout près du chemin du village  
Se dresse un antique manoir,  
Avec un vieux portail qu'ombrage  
De peupliers un rideau noir.  
Fixe, en son coin, la vieille horloge,  
A tout passant qui l'interroge,  
Redit son éternel discours :  
Jamais! toujours!

Sous sa lourde cape de chêne,  
A mi-chemin de l'escalier,  
Elle nous fait signe et promène  
Comme en parlant, ses doigts d'acier.  
Tel, quelque vieil anachorète  
Se signe, soupire et repète,  
A tout venant, sur son parcours :  
Jamais! toujours!

Jours de joie et jours de tristesse,  
Jours de naissance et de trépas,  
Elle vous voit passer sans cesse  
Et, seule, elle ne change pas.  
Comme Dieu, qui voit toute chose,  
Immobile, elle se repose  
En murmurant aux alentours :  
Jamais! toujours!

Aux tables de fleurs couronnées  
Se pressaient les hôtes joyeux,  
Et sous les hautes cheminées,  
Partout, pétillaient les grands feux.  
Comme le spectre de la fable,  
L'horloge jetait à la table  
Ses avis lugubres et courts :  
Jamais! toujours!

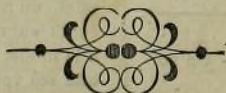
C'est par là que la fiancée  
Le soir de ses noces sortit.  
Plus bas, dans la chambre glacée,  
Les aïeux dorment en leur lit.  
Et quand la prière est éteinte  
On entend, la nuit, une plainte  
Qui s'exhale en ces deux mots sourds :  
Jamais! toujours!

Tous sont dispersés à cette heure,  
Tous enfin, mariés ou morts!  
« Quand donc dans la vieille demeure  
Reverrons-nous les jours d'alors? »  
Mais à ma demande inquiète  
La vieille horloge encor répète :  
Jamais! toujours!

Ici, jamais! là-bas, sans cesse,  
Là-bas, il n'est plus de soucis,  
De mort, de temps et de tristesse.  
Toujours là-bas, jamais ici!  
Et, sur la pendule éternelle  
Une aiguille, hélas! trop fidèle,  
Redit à chacun de ses tours :  
Jamais! toujours!

(Traduit par M. James Condamin.)

Longfellow était né dans l'Etat de Maine, en 1807; il est mort, entouré des siens, en 1881.





## CONSEILS

## Troisième Lettre d'une vieille femme

Que je suis donc de votre avis, ma très chère, sur tout ce qui se passe autour de nous, et, en particulier, sur ce qu'on appelle aujourd'hui le progrès, et le progrès dans l'éducation de la jeunesse! Pauvre jeunesse! jamais on n'a tant parlé d'elle, jamais on n'a cherché, comme on le fait aujourd'hui, à la bourrer de connaissances, et jamais tant de fruits secs n'ont envahi la société française! mais ne parlons pas des garçons, mes lamentations ne finiraient pas: parlons des filles, de ces pauvres filles, pour lesquelles on dresse des programmes, auxquelles on élève des lycées, et qu'on invite à des examens publics qui, en général, n'ont d'autre résultat que de les rendre très hardies sans les rendre plus savantes. Parlons des pauvres filles! de leur enseignement. Que ne leur enseigne-t-on pas! de quel inutile bagage ne surcharge-t-on pas ces tendres cerveaux! On enseigne le système métrique à des baby's et les sciences à des petites filles qui n'ont pas fait leur première communion! Au temps actuel, on veut appliquer aux jeunes personnes le programme d'instruction adopté pour les garçons; on ne tient nullement compte de la différence des facultés, de la différence des devoirs qui les attendent dans la vie. A quoi peuvent servir à une femme l'algèbre, les mathématiques, les problèmes? ne suffit-il pas de l'arithmétique et de la tenue des livres pour celles qui seront appelées au commerce? jamais ces sciences transcendantes n'auront de profit pour une femme ni ne lui vaudront d'avancement. J'en dirai bien autant de la physique et de la chimie: ces sciences peu aimables, peu attrayantes, ne sont d'aucune utilité à une femme: elle n'en dirigera pas mieux la cuisine parce qu'elle saura la composition des corps; sa maison ne sera pas mieux tenue, parce qu'elle connaîtra les propriétés de l'air et de l'eau. Je passe condamnation pour les sciences naturelles, quoiqu'on puisse élever des fleurs sans connaître les divisions de la botanique, et soigner les animaux sans avoir appris à distinguer les solipèdes des pachydermes et les vertébrés des invertébrés.

Me permettez-vous de vous exposer mon opinion? dût-on me traiter d'esprit arriéré, rétrograde, voire même réactionnaire, je pense (et je crois que les Français, gens de bon sens à tout prendre, reviendront à ce vieux système) je pense que les sciences morales seules, sont nécessaires aux femmes. Et c'est assurément un programme d'études suffisamment large, que celui qui comprend la religion, l'histoire et la géographie, les

calculs (ce qui en est strictement utile), la langue française, au moins une langue étrangère et enfin, une connaissance des lettres françaises, acquise par des lectures bien faites et soigneusement choisies. Pour les arts d'agrément, ne rimons pas malgré Minerve, ne consacrons pas les heures précieuses de l'enfance, de l'adolescence à l'étude du piano, si le ciel a refusé à l'élève le goût, l'oreille, le sentiment de la mesure; elle a mieux à faire, ne pouvant devenir une vraie musicienne, qu'à apprendre le stérile mécanisme du piano. J'en dirai bien autant pour le dessin, si l'enfant manque de rectitude dans le coup d'œil et d'adresse dans les doigts. La gymnastique, vilain et dangereux exercice de garçon, n'est pas d'une nécessité bien démontrée, et la promenade, l'équitation, la natation même, la remplaceront avec avantage. Laissant de côté le pédantisme et les puérilités, une fille ne sera-t-elle pas assez instruite si elle connaît la religion, de façon à la défendre et à la vénérer, l'histoire et surtout l'histoire de son pays? Qu'elle parle avec précision et pureté, qu'elle écrive facilement et qu'elle ait l'esprit orné et cultivé par de bonnes lectures, est-ce qu'un père, est-ce qu'un mari peut demander davantage? et en quoi les théorèmes, les connaissances en physique ou en chimie, pourront-ils ajouter au charme de sa conversation, si elle a de l'esprit? Et si elle n'en a pas, les sciences qu'on lui aura fourrées dans la cervelle en feront une sotte pédante, la plus ennuyeuse espèce des différents genres de sots.

Etes-vous de mon avis, ma chère vieille amie, et pensez-vous, comme moi, que législateurs et administrateurs se trompent dans leurs systèmes savants, pesants, appliqués à nos pauvres petites filles? Ils n'ont pas consulté les mères de famille! Elles savent de quels ménagements on doit entourer la santé, l'esprit, le cœur des jeunes filles; il faut les élever bien plus que les instruire, car la science enfle, l'apôtre des nations l'a dit. Il faut leur faire aimer et le bien et le beau, éloigner d'elles le matérialisme qui est au fond des sciences modernes, leur mettre sous les yeux les grands exemples et les nobles dévouements, grandir leur âme en laissant la simplicité à leur esprit, leur faire chérir le travail et la maison, leur faire acquérir enfin ces qualités aimables et solides, que les sciences physiques, mathématiques, exactes, naturelles, n'enfanteront jamais. A nos filles, il faut, non des professeurs, mais des mères, non le lycée, mais le foyer, non l'astronomie et la chimie, mais la morale et la Religion.

Je vous embrasse en amie.

M. B.



## L'ÉPREUVE

(SUITE)

## VII

M. d'Erly s'était grandement trompé en comptant sur l'influence de Marie-Anne pour apaiser la soif de plaisir dont Lucy semblait possédée. La présence de la jeune fille fut, au contraire, pour la comtesse, l'occasion de déployer un plus grand luxe et d'offrir de nouvelles fêtes. Elle parut prendre à tâche d'éblouir sa cousine, élevée si modestement, malgré sa fortune. Chrysalide devenue papillon, elle se figura l'humilier ou exciter son dépit, en étalant devant elle ses tapageuses toilettes et les parures que la plupart de ses amies lui enviaient. Bien plus riche, aujourd'hui, que la sœur d'adoption qui, depuis l'enfance, avait généreusement partagé avec elle, elle éprouvait comme une âpre jouissance à l'écraser d'un faste qu'elle ne pourrait jamais égaler, puisque son cœur avait choisi un fiancé qui n'avait pour toute fortune que son épaulette.

Mais ce mauvais sentiment venait s'émousser contre la douce froideur de Marie-Anne. Elle admirait sincèrement, sans le moindre désir de vivre jamais dans ce tourbillon mondain, et lorsque Lucy faisait miroiter devant elle ses éblouissants écrins, elle souriait en affirmant que si une bonne fée mettait entre ses mains l'argent dépensé dans ces jolis cailloux, elle ferait riches tous les pêcheurs de son village. Pour elle, elle se contenterait de bijoux de sa mère et n'en voulait point d'autres. Les vingt mille livres de rente que son père lui donnerait en mariage ne lui permettraient pas de se parer de semblables merveilles, et elle les trouvait superbes sans les envier autrement. Aimant peu le monde, elle venait au bal, chez sa cousine, beaucoup plus pour lui être agréable que pour elle-même. Les fêtes l'attristaient. Sa pensée était bien loin de là... Elle s'envolait vers Paul. Souvent lorsqu'elle dansait, son cœur se serrait subitement. Elle se disait que, peut-être en cet instant, son fiancé, frappé de quelque mal terrible, se mourait sur une terre lointaine sans pouvoir envoyer le dernier adieu à ceux qu'il aimait. Malgré elle, ses yeux se remplissaient de larmes, et, parfois, l'angoisse qui l'oppressait devenait si poignante, qu'elle demandait à son père de l'emmener.

Et, pourtant, ses succès étaient grands et les

hommages dont on l'entourait eussent flatté la vanité de toute autre femme. Son père, seul, en jouissait. Elle ne s'en apercevait même pas. Elle était vraiment la reine de ces fêtes où, jusqu'alors, Lucy avait éclipsé les plus belles. Toujours vêtue de tulle blanc, ses beaux cheveux aux reflets dorés, ornés, tantôt d'une guirlande de myosotis, tantôt d'une branche de bruyère rose; sans autre bijou qu'un médaillon, entouré de perles fines, souriante et simple, sans le moindre désir de plaire, elle effaçait les plus jolies. Et, chose étrange, l'attrait qui était en elle lui gagnait tous les cœurs. Si les hommes l'admiraient, les femmes, même les moins indulgentes, ne la jalouaient pas, et sa douceur lui faisait pardonner sa beauté. Seule, Lucy éprouvait un violent dépit en la trouvant si séduisante... Sa vanité froissée l'emportant, comme toujours, sur son affection, elle se repentait amèrement de l'avoir appelée auprès d'elle. Plus elle voyait Marie-Anne recherchée et aimée, plus elle entendait vanter sa grâce, son esprit, son angélique bonté surtout, plus elle sentait diminuer l'amitié qui, depuis l'enfance, les avait unies. Sûre de sa beauté, parée avec toute l'habileté d'une coquette, possédant à fond l'art de dire des riens charmants, elle s'était imaginé que Marie-Anne, à ses côtés, aurait l'air d'une provinciale, d'une pensionnaire ou d'une sottise. Comme elle s'était trompée! Sans aucune science des salons, sans parure, rien qu'avec la candeur de son regard et de son sourire, la jeune fille l'avait reléguée au second plan.

Pour une coquette orgueilleuse, c'était là une chose impardonnable. Elle ne voyait plus en sa cousine qu'une rivale qu'elle eût été charmée de ridiculiser. Elles ne sont pas rares, ces rivalités de salon, qui font, parfois, des ennemies irréconciliables de deux personnes entre lesquelles des liens de parenté devraient créer une vive amitié. Tant que Lucy avait vécu sous le toit tranquille et modeste du Bois-Marin, elle était parvenue à vaincre en partie les mauvais instincts qui germaient dans son âme; mais depuis que, moins sévèrement guidée et maîtresse de ses actions, elle s'était livrée au tourbillon mondain, ces instincts s'étaient développés d'une manière effrayante... Elle n'avait plus ni la force, ni même la volonté de les réprimer...



Sa jalousie contre Marie-Anne datait de l'enfance, nous l'avons dit déjà.

Pendant des années, elle avait lutté contre elle, mais maintenant elle s'y abandonnait entièrement. L'amitié qu'elle avait eue pour sa cousine ne tenait plus qu'à un fil, et il était facile de prévoir qu'un rien changerait cette amitié en une véritable aversion.

Une demande en mariage, fort inattendue, acheva d'aviver dans le cœur de la comtesse, les sentiments haineux qui commençaient à l'animer contre sa cousine. Un jeune prince russe, reçu chez le colonel dans l'intimité, n'avait pu voir mademoiselle de Lérac sans l'aimer. Libre de tout lien de famille, absolument maître de ses actions et colossalement riche, il avait toujours prétendu épouser une femme de son choix. L'irrésistible charme qui émanait de Marie-Anne avait produit son effet et elle n'avait qu'un mot à dire pour être princesse.

Ce fut le colonel qui, le premier, reçut cette confiance, le prince Yvan... l'ayant prié de plaider sa cause auprès du baron de Lérac, à titre de parent et d'ami. Le comte, naturellement, s'empressa d'apprendre à sa femme cette nouvelle, flatteuse pour toute la famille. Lucy éprouva un dépit si violent qu'elle ne put, tout d'abord, parvenir à le dissimuler. Quoi! Marie-Anne pouvait se parer d'un titre de princesse, tenir le premier rang dans cette aristocratique société parisienne au milieu de laquelle elle faisait tant d'efforts pour briller, et où elle était bien heureuse d'occuper une modeste place... Sa cousine aurait de l'or à pleines mains, des toilettes de cour et des diamants à profusion, une armée de valets et de splendides attelages... Des palais auprès desquels son petit hôtel ne serait plus qu'une bourgeoise habitation? Ah! c'en était trop!!! Mais quel don cette Marie-Anne avait elle reçu en naissant, pour s'emparer ainsi de tous les cœurs?... Où était le secret de cette étrange fascination exercée sur tous ceux qui la voyaient?... Elle avait accusé Paul de l'aimer pour sa fortune, mais le prince possédait des millions et la dot de la jeune fille était insignifiante pour lui. Eût-elle été pauvre qu'il l'eût également distinguée, c'était certain! Ainsi elle allait être princesse! Il lui semblait qu'elle lui volait ce titre, et, la jugeant d'après elle-même, il ne lui vint pas à l'esprit que son pur et loyal amour pour son fiancé prévaudrait contre une pareille tentation.

Néanmoins, elle dit sèchement à son mari.

« Mais, vous savez qu'une union est projetée pour ma cousine... Elle est fiancée... Vous auriez dû commencer par en prévenir le prince.

— Je laisse ce soin au baron... Pour moi, je n'ai pas eu le courage de lui causer cette déception... Cela le rendra si malheureux.

— Ah! mais, c'est le prince Amadou, alors,

s'écria la comtesse avec un rire nerveux... Comme il s'est enflammé subitement!... Il connaît Marie-Anne depuis deux mois à peine.

— Votre cousine est de celles qu'on juge et qu'on apprécie vite, ma chère amie, répondit doucement le colonel, et je ne suis pas surpris de la sérieuse inclination du prince Yvan pour elle. Elle mérite d'être distinguée, à tous égards, et dût-elle décliner l'honneur qui nous est fait (ce qui est probable), je n'en suis pas moins touché et flatté. »

Lucy ne répliqua rien, mais sa mauvaise humeur fut visible toute la journée. Elle se retira dans sa chambre, se prétendit souffrante et elle fit défendre sa porte.

Le comte transmit à M. de Lérac la demande du jeune Russe. Le baron n'était pas médiocrement flatté et son amour-propre paternel l'égarait, un moment, au point de lui faire regretter de s'être engagé si vite avec Paul. Mais sa loyauté l'emporta bien vite sur cet instant de faiblesse et il ne voulut faire aucune réponse avant de consulter sa fille.

Une fortune et un titre ne pouvaient influencer sur le cœur fidèle de Marie-Anne, et elle répondit en souriant que l'amour de Paul valait toutes les couronnes du monde et le château du Bois Marin, les plus beaux palais de l'univers.

Au grand chagrin du prince, les choses en restèrent là... Mais, elles eurent pour effet d'établir une sorte de froideur entre les deux cousines. La comtesse, pour donner le change et motiver un dépit qu'elle ne pouvait cacher, feignit une véritable irritation contre Marie-Anne qui sacrifiait un pareil parti à une amourette de pensionnaire. La jeune fille, blessée dans ses sentiments les plus intimes et les plus délicats, répliqua de façon à s'attirer d'amers sarcasmes. Fatiguée de cette petite lutte à coups d'épingles, elle déclara, un beau jour, à son père, qu'elle en avait assez de Paris et de ses fêtes et qu'elle n'avait qu'un désir, retourner dans sa chère et tranquille Bretagne.

On rentra donc au Bois-Marin, un mois plus tôt qu'il n'avait été convenu, au grand regret du colonel qui s'engageait à aller y passer, avec sa femme, une partie de la belle saison. Quant à la comtesse, elle prit prétexte de ce départ pour boudier ouvertement Marie-Anne et elle ne lui écrivit qu'au milieu du printemps, pour lui annoncer la naissance d'un fils et la prier d'en être la marraine. « Le comte l'avait voulu ainsi. »

## VIII

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Paul. On était en novembre et Marie-Anne, impatiente et radieuse, comptait les semaines qui la séparaient encore de la fin de mai, époque



fixée pour le retour de son fiancé. Six à sept mois lui semblaient peu de chose, quand elle comparait le temps écoulé à celui qui devait s'écouler encore. Pendant cette longue période d'une année, c'est-à-dire, depuis que nous l'avons vue quitter Paris, l'existence de la jeune fille n'avait pas changé. Les jours passaient, les uns après les autres, dans cette douce monotonie qui lui plaisait tant. Les lettres de Paul étaient les notes gaies de sa vie sérieuse et celles de sa cousine les véritables échos mondains de cette société parisienne qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. La jalousie de Lucy contre mademoiselle de Lérac ne s'était point apaisée et, cependant, les nouveaux sentiments dont son âme s'était imprégnée auaient dû l'adoucir. Une passion divine s'était emparée d'elle. Son cœur, s'était ouvert à une tendresse immense. Elle adorait son fils, à ce point que sa vie paraissait attachée à celle de ce petit être; mais en dépit de cet attachement et de ses devoirs de mère, son caractère envieux et frivole ne se modifiait pas. Si Marie-Anne avait été la marraine de cet enfant adoré, c'était contre le désir de Lucy, mais le colonel, qui estimait sa jeune parente et n'ignorait pas combien elle avait été délicate et bonne pour sa cousine, orpheline et pauvre, avait nous, l'avons dit déjà, exigé qu'on lui donnât cette marque de reconnaissante affection.

Le baptême s'était donc fait l'été précédent, dans l'humble église où l'union du comte et de la comtesse avait été consacrée, au milieu de cette population villageoise qui déplaçait tant à la baptême Lucy. Marie-Anne avait donné à son fils le nom de son fiancé et, depuis, comme elle prenait fort au sérieux ses devoirs de marraine, elle était sans cesse occupée du petit Paul. Les mignons travaux à l'aiguille qu'elle exécutait pour sa toilette, joints à toutes ses autres occupations ne lui laissaient guère de loisir et, tandis que le grand vent de novembre soufflait dans les arbres du parc, confortablement assise au coin d'un bon feu, la tête penchée sur quelque broderie, véritable travail de fée, elle oubliait les tristesses de ce mois de tempêtes pour ne songer qu'aux jours printanniers qui, bientôt, lui ramèneraient son fiancé.

C'est dans un boudoir, tout capitonné de mousseline blanche et de satin bleu de ciel, que nous retrouvons Marie-Anne. Cette jolie pièce, véritable nid de colombe, que son père avait fait arranger pour elle, était le sanctuaire, le bien-Retiro où elle aimait à se réfugier pour la prière ou la rêverie. Deux fauteuils, un divan, un petit bureau et un piano droit étaient les seuls meubles qui eussent pu y trouver place, avec une table à ouvrage en bois de rose. Un épais tapis de moquette bleue assourdissait le bruit des pas et sur la cheminée de marbre blanc, dans la-

quelle pétillait un feu joyeux, une glace de Venise faisait face à un grand portrait de femme, placé au-dessus du piano. Dans ce visage, souriant et doux, il était facile de reconnaître la mère de mademoiselle de Lérac; une ressemblance frappante existait entre elles. Avec ce tableau, le seul qui ornât le boudoir, quelques fines statuettes, chagement drapées dans leur vêtement de marbre, et posées sur des socles dorés, se détachaient, toutes blanches, dans les angles obscurs. Des fleurs de toutes les nuances, égayaient ce ravissant intérieur, où se passaient la plupart des journées de Marie-Anne.

A l'heure où nous la surprenons dans ce petit réduit, la jeune fille assise dans l'embrasure de la fenêtre, disparaissait à demi entre les draperies de dentelles. Une broderie était posée sur ses genoux, mais elle ne travaillait pas. La tête renversée sur le dossier de son fauteuil, les mains croisées l'une sur l'autre, elle semblait plongée dans une triste rêverie. Un pli léger se creusait entre ses sourcils délicats et une visible préoccupation l'absorbait tout entière. La porte-fenêtre auprès de laquelle elle était assise, ouvrait sur la terrasse et, de là, dominant la mer, elle pouvait suivre le mouvement des flots, bien loin, jusqu'à l'endroit où l'œil fatigué confondait leur ligne, onduleuse et bleuâtre, avec l'horizon. Les vagues, agitées par un vent d'une violence extrême, s'élevaient à une hauteur considérable et retombaient avec de sinistres grondements, creusant, chaque fois, dans leur chute, de véritables gouffres. Le murmure lugubre des arbres du parc, secoués, tordus, par cet ouragan, se mêlait aux mugissements de l'Océan et aux cris aigus des mouettes qui tournoyaient au-dessus des écueils.

Le ciel, bas et plombé, semblait s'abaisser sur ce paysage désolé. Le rivage était désert... La mer aussi. Pas un être humain ne se hasardait au dehors, sous les torrents de pluie qui inondait la campagne. Pas une barque ne se montrait sur la mer dont les flots sombres, frangés d'écume, semblaient devoir tout anéantir dans leur colère. Le regard rêveur et inquiet de la jeune fille semblait suivre les mouvements désordonnés des vagues et l'on eût pu croire que la morne tristesse de cette journée de tempête se reflétait sur son visage. Un observateur n'eût pas manqué de dire que, devant cette fureur des éléments, Marie-Anne, effrayée, songeait à ceux qui, perdus entre l'immensité du ciel et des eaux, luttèrent, sans espoir de secours, contre les forces brutales de la nature, et que sa pensée se reportait vers son fiancé, aux prises, lui aussi, peut-être, avec l'ouragan déchainé.

Mais non. La jeune fille en ce moment, ne songeait pas à Paul. Elle regardait, sans les voir, les flots qui grondaient en bas et elle entendait à peine les gémissements du vent dans les arbres. Sa pensée était ailleurs. Elle suivait son père



qu'une affaire grave avait subitement éloigné d'elle. Le baron l'avait quittée en proie à une préoccupation mal dissimulée. Appelé à Nantes, il était parti sans perdre une minute, promettant de n'être absent que quarante-huit heures... Cinq longues journées s'étaient écoulées depuis et, non seulement il n'était pas de retour, mais il n'avait pas donné signe de vie. Ni lettre... Ni dépêche... Rien! Prompte à s'alarmer, Marie-Anne ne savait que penser et, le jour où nous la retrouvons, son inquiétude était telle qu'elle songeait sérieusement à partir pour Nantes.

## IX

Six heures sonnaient à la pendule du boudoir. La nuit était venue, depuis longtemps, et les lueurs scintillantes de l'âtre éclairaient seules le charmant réduit. La jeune fille était toujours assise à la même place, de plus en plus anxieuse et préoccupée. L'heure à laquelle elle avait coutume de se mettre à table était passée depuis quelques instants, mais elle n'y songeait guère et si sa femme de chambre, une jolie paysanne du nom d'Yvonne, n'était venue la prévenir, il est probable qu'elle n'eût pas diné.

Elle descendit à la salle à manger, où son couvert, seul, était mis sur la grande table de chêne. Silencieusement, elle s'assit prit un bouillon et essaya de sucer une aile de perdreau. Une vague tristesse, qu'elle ne pouvait secouer, pesait sur elle comme un manteau de plomb et l'envahissait sans qu'elle pût réagir. Elle avait peur! Elle n'eût pu dire de quoi. Les moindres craquements la faisaient tressaillir et les bruits sinistres de la tempête lui causaient des frissons nerveux.

Le repas de mademoiselle de Lérac dura peu : l'immense salle à manger, sombre et déserte, l'attristait encore. Elle ne tarda guère à remonter dans son boudoir où, du moins, tout était riant et clair. Yvonne avait allumé les bougies des candélabres, et le nid de satin, tout illuminé, avait je ne sais quoi d'attrayant et de reposant qui charmait le regard. Dès le seuil, Marie-Anne éprouva comme une impression de bien-être. Elle se sentit mieux et, pour abrégé les heures de cette longue soirée, secouant enfin l'engourdissement qui l'avait fait souffrir toute la journée, elle s'assit à son piano, muet depuis le départ du baron. Un chant breton, d'un rythme bizarre et d'une douceur extrême, s'éleva sous ses doigts. Peu-à-peu, à mesure que les notes se détachaient dans le silence, son âme s'apaisait, son cœur se dégonflait et des larmes glissaient entre ses paupières à demi baissées.

Tout à coup, on sonna à la grille du jardin. Ce coup de cloche, vif et rapide, fit tressaillir la jeune fille. Ses mains s'arrêtèrent sur les touches.

« Qui peut venir à cette heure, pensa-t-elle, si c'était mon père?... Ce doit être lui!... »

Elle se leva émue et tremblante... On marchait dans le jardin et l'oreille percevait distinctement sur le gravier des allées, le bruit d'un pas d'homme à côté du pas plus léger de la jeune servante.

« Certainement, c'est mon père, se dit encore Marie-Anne, je cours au-devant de lui. »

Mais elle n'eût pas le temps de descendre. Comme elle ouvrait la porte, Yvonne apparut, tout essoufflée, tenant une dépêche à la main.

« Ah! fit Marie-Anne désappointée, mon père m'écrit qu'il va prolonger son séjour à Nantes, sans doute?... Que c'est ennuyeux! »

— Si mademoiselle veut signer, dit Yvonne, l'express qui a apporté cette dépêche attend en bas.

— Tout de suite! Yvonne! »

Elle signa et remit son reçu à la petite Bretonne. Celle-ci descendit rapidement l'escalier.

La jeune fille demeurée seule, rompit le cachet de la grande enveloppe et jeta un coup d'œil sur la dépêche tant désirée. Soudain son visage se décomposa affreusement, un cri sourd passa entre ses lèvres, et étendant les bras, elle s'affaissa sur le tapis.

Un quart d'heure après, sa femme de chambre, montant prendre ses ordres pour la nuit, la trouva immobile et froide, sans connaissance, pâle à faire peur.

La croyant morte, elle jeta des cris perçants qui firent accourir les autres domestiques.

On releva la pauvre enfant, on s'empressa autour d'elle, mais comme l'évanouissement se prolongeait, les serviteurs inquiets dépêchèrent l'un d'eux au presbytère et chez le docteur Hubert, le médecin du village. Le prêtre arriva le premier. Il avait baptisé Marie-Anne et l'affection des châtelains l'avait toujours mêlé à leurs joies et à leurs douleurs. Habitué aux malades, il ne tarda guère à s'apercevoir que la syncope de la jeune fille était sans danger, mais il se demanda ce qui pouvait l'avoir causée. Les domestiques lui apprirent que l'évanouissement de leur maîtresse avait suivi la réception d'une dépêche.

« Tenez! monsieur le curé, justement la voici, dit Yvonne en ramassant le fatal papier sur le tapis et en le présentant à l'Abbé Lebrun.

Celui-ci le parcourut du regard, et ses yeux se remplirent de larmes.

« Mes amis, dit-il d'une voix tremblante, Dieu éprouve cruellement cette chère enfant. Votre excellent maître est mort subitement, ce matin même à Nantes. A genoux! Prions pour lui! »

## X

Hélas! Oui! C'était bien vrai! Marie-Anne n'avait plus de père. Elle était seule, désormais.



Elle ne verrait plus l'homme vénéré qui, depuis l'enfance, lui avait tenu lieu de tout. Elle l'avait embrassé, pour la dernière fois, lors de cette séparation qui ne devait être que de quelques heures et que la mort avait faite éternelle. Le cadavre glacé qu'on allait lui ramener ne verrait point ses larmes, et ses baisers ne le ranimeraient pas. Tout était fini ! Et cependant, elle ne pouvait croire à son malheur.

La syncope qui avait terrassé la pauvre enfant avait pris fin dès les premiers soins prodigués par le docteur Hubert, un vieil ami de la famille, comme l'abbé Lebrun. Le prêtre et lui n'avaient point quitté la jeune fille et l'aube les retrouva à son chevet, l'un, lui donnant les consolations de la religion, seules capables d'apporter un apaisement à son désespoir, l'autre, cherchant à ranimer ses forces défaillantes. Autour d'eux, les serviteurs consternés, allaient et venaient, attendant des ordres que personne ne leur donnait, et partageant la désolation de leur jeune maîtresse.

Enfin, vers le matin, Marie-Anne, endormie par une potion calmante, oublia un instant sa douleur. Le prêtre et le docteur profitèrent de ce repos momentané pour s'occuper des tristes détails de l'enterrement et de la réception du corps qu'on allait ramener dans la journée. Des dépêches furent expédiées à tous les membres de la famille et la cérémonie funèbre fut fixée au surlendemain, afin de laisser à chacun le temps d'arriver. Le jardin d'Hiver, que le baron avait fait construire pour sa fille, merveilleux avec ses plantes exotiques, fut érigé en chapelle ardente. C'est là, sous une voûte de feuillages, entre les arcades des hautes fougères et les guirlandes des lianes en fleurs, que le corps de M. de Lérac fut déposé dans la soirée, au milieu d'une double rangée de cierges, brûlant dans de grands candélabres d'argent, funèbre illumination, dernier hommage de l'enfant qui pleurait, au père qu'elle ne devait plus revoir.

Nous ne nous appesantirons pas sur les scènes de deuil qui suivirent. Terrassée d'abord, Marie-Anne n'avait pas tardé à réagir. Sa force d'âme et son courage avaient étonné ses amis. Elle avait pleuré et prié près du cercueil de son père et tenu à lui rendre les derniers devoirs. Appuyée sur le bras de Lucy, elle avait assisté, malgré les remontrances et les observations de ceux qui l'aimaient, à la triste cérémonie. Elle avait vu se refermer, sur ce corps glacé, la porte du caveau de famille où, déjà, reposait sa mère. Et après... Le cœur brisé, l'âme pleine d'une morne tristesse qui lui paraissait, en cet instant, devoir peser sur sa vie entière, elle était rentrée dans cette demeure à jamais veuve de l'être adoré et où, cependant, chaque chose, dans sa muette éloquence, devait parler de lui.

## XI

Un mois passa pendant lequel, respectant la douleur de Marie-Anne, on la laissa toute à ses tristes pensées. Le comte et la comtesse d'Erly, très affectés, s'étaient installés auprès d'elle. Lucy la quittait peu et l'entourait de soins. La mort inattendue de son oncle, cet homme de bien qui lui avait servi de père, l'avait frappée, et, tout d'abord, elle en avait ressenti un réel chagrin... Mais déjà sa frivolité et son égoïsme reprenaient le dessus ; les larmes de sa cousine commençaient à l'agacer. Elle s'ennuyait à la campagne et, comme elle n'osait y abandonner Marie-Anne dans l'état où elle était, elle lui offrit de l'emmener à Paris, jusqu'à la belle saison. Celle-ci, mortellement triste, et se sentant si seule accepta.

Pendant qu'on faisait les derniers préparatifs du voyage, le comte fut appelé par le notaire de la famille. Absent une partie de la journée, il rentra, le visage bouleversé. La comtesse s'aperçut de sa préoccupation et, profitant d'un instant où ils étaient seuls, elle l'interrogea.

« Oui, je suis triste, ma chère, répondit M. d'Erly, je viens d'apprendre que d'une fortune d'au moins un million, il ne reste que des dettes. Votre oncle était ruiné et cette ruine a causé sa mort.

— Oh ! mon Dieu !... Mais alors... Marie-Anne ?

— Pauvre petite ! reprit le colonel, son malheur est grand. Héritière d'un million, il ne lui restera que cette propriété qui vaut une centaine de mille francs et deux mille livres de rente d'un autre côté. Deux fermes, je crois !... Cela lui vient de sa mère et les créanciers n'y pourront toucher... »

Nous devons rendre cette justice à Lucy : ses yeux se remplirent de larmes et son premier élan fut sincère et généreux.

« Ah ! s'écria-t-elle, Marie-Anne réduite à cinq ou six mille francs par an. Mais, pour elle, c'est la pauvreté.

— Je le trouve aussi ! Elevée au milieu du luxe, comment fera-t-elle pour s'habituer à une existence si modeste ?...

— Ne sommes-nous pas là ! mon ami ! J'ai contracté dès longtemps envers mon oncle une dette de cœur. Nous l'acquitterons et nous tâcherons que ma cousine ne s'aperçoive pas trop de ce terrible revers. »

Le comte regarda sa femme avec tendresse et la baisa au front.

« C'est très bien Lucy... Je n'attendais pas moins de vous et je suis heureux de voir que nous sommes complètement d'accord... Ce qui reste à votre cousine constitue encore une certaine aisance et nous nous arrangerons pour qu'elle vive auprès de nous, jusqu'au retour de Paul. Dans six à huit mois, à moins qu'elle ne



préfère attendre la fin de son deuil, elle sera mariée. »

Le nom de Paul amena un nuage sur le front de Lucy.

L'éclair de bonté qui, un instant, avait illuminé son âme envieuse avait déjà disparu. Une pensée mauvaise germait dans son esprit. Nous croyons l'avoir dit : Bien qu'elle n'eût jamais ressenti la moindre affection pour le jeune enseigne, son orgueil ne lui pardonnait pas de n'avoir accordé aucune attention à sa beauté et de lui avoir préféré mademoiselle de Lérac. La ruine subite de celle-ci qu'elle avait, tout d'abord, apprise avec un réel chagrin, lui causait maintenant comme une secrète satisfaction dont elle ne pouvait se défendre. Quelques minutes avaient suffi pour produire ce changement dans son cerveau mal équilibré où se heurtaient, sans cesse, mille idées contradictoires. Qui savait si cette ruine ne séparerait pas les deux fiancés, dont la mutuelle affection lui causait tant de déplaisir ? Le million envolé, l'amour de Paul prendrait peut-être la fuite aussi, et sans sa brillante dot, Marie-Anne perdrait, sans doute, à ses yeux une partie de son prestige. Son aversion jalouse pour sa cousine, un instant endormie, se réveillait avec plus de force, en ce moment où une si triste nouvelle aurait dû achever de l'éteindre.

« Mais, reprit-elle, après quelques instants de silence, comment se fait-il que, d'une si belle fortune, il ne reste rien ? »

— C'est aussi simple que triste, ma bonne Lucy. Ceux qui mettent tout leur avoir dans les affaires ne sont pas sûrs du lendemain. Lancés dans des spéculations trop hardies, votre oncle avait déjà, paraît-il, perdu une somme considérable, l'année précédente. Trois navires, portant le reste de sa fortune, ont sombré le mois dernier, presque au port, pendant les effroyables tempêtes qui ont désolé nos parages. C'était la ruine. Il a appris ce désastre à Nantes. Cette nouvelle l'a foudroyé et a provoqué la rupture d'un anévrisme... Pauvre monsieur de Lérac ! Un si digne et si honnête homme !... Il reste encore cent cinquante mille francs de dettes...

— Qui annoncera cela à ma cousine ? interrompit Lucy ?

— Maître Robert, le notaire de la famille. On voudrait attendre qu'elle soit un peu plus forte mais, cependant, il faut qu'elle le sache et il n'est guère possible de tarder davantage. Le marquis d'Allaire, son plus proche parent qui sera nommé son tuteur, est d'avis qu'on doit, dès maintenant, l'instruire de ce nouveau chagrin. C'est, vous le savez, un excellent homme, d'une intelligence et d'une distinction remarquables. Votre oncle faisait de lui le plus grand cas. Il est généralement estimé dans ce pays. On ne lui reproche qu'un peu de sévérité. Il ne permet aucune transaction avec ce qu'il croit être le devoir, et sa loyauté, peut-être excessive, le

porte à s'exagérer certaines choses. Il a fait de mauvaises affaires et, libre de se réserver au moins un morceau de pain, sans forfaire aucunement à l'honneur, il s'est dépouillé jusqu'au dernier centime, pour ne rien devoir à personne. Chacun sait cela. Depuis, supportant bravement ses revers, il a demandé à un travail acharné ce que la mauvaise chance lui avait enlevé. S'il est sévère pour les autres il l'est, plus encore, pour lui-même. Son intégrité lui a porté bonheur. S'il n'a pas encore retrouvé l'aisance, il a vaincu, du moins, la pauvreté et il est relativement heureux. C'est l'un des hommes les plus aimés de son canton. Marie-Anne a en lui une entière confiance.

— Il me plaît peu, fit Lucy, du bout des lèvres ; toutes ses gâteries ont toujours été pour ma cousine, je ne savais pas, comme elle, flatter ses manies. Mais, ajouta-t-elle, en apprenant cette nouvelle à Marie-Anne, ne craint-on pas de lui porter un coup terrible ?

— On le craint, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Maître Robert et le marquis viendront probablement demain. Ils se sont chargés de cette triste mission. Pour moi, je n'en aurais pas le courage !

— Ni moi non plus ! » répondit Lucy avec un hypocrite soupir.

Le lendemain, toute la journée, Lucy guetta la venue des deux amis, messagers de malheur. Enfin, vers quatre heures, elle entendit le roulement d'une voiture dans la cour. Elle courut à la fenêtre, souleva le rideau et dit à Marie-Anne qui, faible et pâle, sommeillait à demi sur une chaise longue.

« Tiens ! le marquis d'Allaire et maître Robert. Ces messieurs viennent pour causer avec toi, sans doute ? »

— On peut-être avec ton mari, répondit Marie-Anne. En tout cas, il faut les garder à dîner. Il fait un temps affreux, il n'a cessé de neiger depuis ce matin. Venir au Bois-Marin, par ce froid glacial est mieux qu'une visite de politesse ou d'affection. C'est du dévouement.

— C'est peut-être une visite d'affaires, tout simplement, fit Lucy d'un ton singulier.

— C'est possible, ma bonne Lucy, mon père, dans son testament, a dû remettre mes intérêts entre les mains de ces messieurs. Il les aimait tant ! Le marquis surtout. Il me disait souvent :

— Si je meurs avant ton mariage, ma chère enfant, je te prie de regarder d'Allaire comme un second père. Les conseils qu'il te donnera ne seront que l'écho de ceux que je pourrais te donner moi-même. Pauvre père ! Hélas ! J'étais loin de me douter que l'heure de sa mort était si proche, c'était chez lui comme un pressentiment »

Lucy n'eut pas le temps de répondre, Yvonne montrait son frais visage dans l'entrebâillement de la porte.



« On demande mademoiselle au salon, dit-elle. Monsieur le marquis d'Allaire et monsieur Robert.

— Tu vois ! C'était pour toi ! Je ne me trompais pas, dit Lucy, je te laisse descendre seule, ma présence pourrait être une indiscretion.

— Une amie comme toi n'est jamais indiscrete, ma bonne Lucy, mais enfin, si tu ne tiens pas à m'accompagner, reste ici, je te rejoindrai bientôt. »

Et faisant un signe affectueux à la comtesse, elle disparut avec Yvonne. Lucy la suivit d'un regard dans lequel un observateur eût surpris plutôt une joie méchante qu'un sentiment de pitié. Le malheur de sa cousine semblait donner l'essor à ses mauvais instincts. Le généreux élan de la veille était bien loin. Dans son cœur où dominaient l'orgueil et une haine injuste, il n'y avait plus que la satisfaction de voir Marie-Anne malheureuse et humiliée.

« Va ! murmura-t-elle, tu sors d'ici te croyant dans l'opulence. Lorsque tu rentreras, tu te sauras pauvre, ou tout au moins, dans la médiocrité. Adieu le luxe, les succès et l'encens auxquels tu es habituée. Tu ne seras plus la riche héritière, l'incomparable Marie-Anne ! Nous verrons si tes talents, tes vertus, ta beauté, remplaceront ta fortune. A ton tour tu recevras au lieu de donner... A ton tour, tu connaîtras l'humiliation, les regrets et l'envie. »

## XII

On avait allumé déjà les bougies des candélabres qui ornaient la cheminée du grand salon, lorsque Marie-Anne y entra. La pâle lueur qui rayonnait à l'extrémité de l'immense pièce, laissait l'autre partie dans une demi-obscurité. A cette indécise clarté, la blancheur malade de la jeune fille ressortait davantage dans ses vêtements de deuil. Sa démarche lente et fatiguée accusait sa faiblesse.

En la voyant ainsi, ses deux vieux amis sentirent leurs yeux se remplir de larmes. Ils échangèrent un regard plein d'embarras et de tristesse. Leur courage faiblissait.

Elle s'avança vers eux, les mains tendues, un doux sourire sur les lèvres.

« Quelle que soit l'affaire qui vous amène, mon cher cousin et vous, monsieur Robert, soyez les bienvenus. Recevez mes remerciements de vous être dérangés pour moi, par ce vilain temps.

— C'est nous qui vous remercions de votre gracieux accueil, » mademoiselle, dit maître Robert, en s'asseyant, ainsi que le marquis, en face du canapé sur lequel la jeune fille s'était placée.

Il y eut un silence embarrassé qui surprit Marie-Anne. Son regard anxieux interrogea le marquis.

« Ma chère enfant commença celui-ci, ta douleur qui nous est sacrée, nous ferait un devoir de te taire encore la vérité, si une impérieuse nécessité ne nous obligeait à te la révéler. Nous sommes porteurs d'une triste nouvelle. »

Marie-Anne secoua sa tête charmante.

« Une triste nouvelle ! murmura-t-elle. Rien ne peut plus m'atteindre depuis que j'ai perdu mon père !... Que puis-je attendre d'aussi cruel... Vous pouvez parler sans crainte, mon cousin.

— C'est que... ma chère petite, cette nouvelle est terrible... vraiment !... Et si inattendue... »

Il s'arrêta, l'émotion lui coupait la parole. Marie-Anne pâlit. Une affreuse pensée venait de s'emparer d'elle. L'image de Paul, un peu affaiblie par sa récente douleur, se présenta, tout-à-coup à son esprit. Elle s'imagina qu'il s'agissait de lui... qu'il était malade... mourant... mort, peut-être... Saisie d'une poignante angoisse, elle s'écria :

« S'il s'agit de Paul, par pitié, dites-le !... Dites-le, tout de suite... Il lui est arrivé quelque accident... Vous n'osez me l'apprendre ?

— Rassure-toi, ma chère enfant, interrompit le marquis, il n'est pas le moins du monde question de ton fiancé. Non ! Il s'agit de ta fortune gravement compromise. »

Elle poussa un soupir d'allègement et souriant avec douceur.

« Ah ! je puis tout apprendre maintenant, mon cousin, dit-elle... Que vous m'avez effrayée !... Qu'est-ce donc, je vous prie ? Parlez franchement ! Je déteste l'incertitude. »

Parler franchement !... C'était facile à dire. Le marquis chérissait sa jeune cousine, et il ne pouvait se résigner à lui porter ce nouveau coup... Il poussa deux ou trois hum... énergiques, comme pour faire appel à tout son courage, et jeta au notaire un regard désespéré. Celui-ci comprit et bien que devant cette enfant, si frêle et si éprouvée, il ne se sentit pas très brave lui-même, il entama résolument l'entretien. D'une voix étranglée par l'émotion, usant de tous les ménagements possibles, il exposa à la jeune fille sa triste situation, et termina en se mouchant bruyamment pour cacher ses larmes. Jamais, dans toute sa carrière de notaire, il n'avait ressenti une pareille impression.

En recevant ce terrible coup, Marie-Anne éprouva d'abord un sentiment pénible, quelque chose comme un choc inattendu et douloureux. Elle changea plusieurs fois de couleur et demeura tout étourdie, durant quelques instants.

Bientôt elle comprit la situation qui lui était faite et elle vit se dresser le fantôme de la médiocrité et de la gêne... Elle avait prévu toutes les douleurs, excepté celle-là... et elle éprouva, pour le moins, autant de saisissement que de chagrin. Deux larmes glissèrent sur ses joues pâles et un tremblement imperceptible agita ses mains qu'elle avait croisées sur ses genoux.



Mais elle se remit promptement et ce fut d'une voix presque ferme qu'elle demanda :

« Ainsi, il ne me reste presque plus rien ? »

— Comment cela, mademoiselle, se récria le notaire, il vous reste cette magnifique propriété et vos deux fermes du Morbihan... La position n'est pas aussi désespérée que vous le croyez... Certes, vous n'êtes plus millionnaire, mais six à sept mille livres de rente constituent encore une jolie petite aisance... Seulement, pour vous, ce sera relativement très peu !

— En effet, dit-elle avec un sourire triste, je connais nombre de familles honorables qui se trouveraient riches avec cela et, si je pouvais le garder, je ne serais, moi-même, pas bien à plaindre, mais...

— Mais quoi ? fit le notaire, avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle, ces propriétés sont bien à vous et je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher de les garder. »

Marie-Anne l'interrompt en posant sa main tremblante sur son bras.

« Ne m'avez-vous pas dit que mon père laissait cent cinquante mille francs de dettes ? interrogea-t-elle doucement.

— Hélas ! Oui ! C'est vrai !... Mais nul ne peut le rendre responsable du terrible malheur qui l'a frappé et si ce désastre, dont il a été la première victime, entraîne de grandes pertes d'argent pour quelques autres, ce ne sera, du moins, ni la faillite, ni la ruine. D'ailleurs, vous n'avez pas à vous préoccuper de cela. Le peu qui vous reste vous a été légué par madame votre mère, c'est bien légitimement à vous, et les créanciers du baron n'y ont aucun droit... Vous pouvez le garder sans que personne y trouve à redire.

— Qu'importe ! Je ne saurais vivre dans une aisance relative pendant que les victimes de cette catastrophe, seront, peut-être, réduites à de grandes privations. Il me semblerait les entendre maudire la mémoire de mon père... Cet homme si juste et si bon !... Cela ne sera pas !... Cela ne peut pas être !... Si mon père vivait, je lui dirais :

« Mon père ! Ce qui est à moi vous appartient ! Si ma mère était près de vous, n'en ferait-elle pas le sacrifice pour vous éviter toute pensée humiliante ou pénible... pour que vous puissiez passer partout la tête haute !... Je fais comme elle... Je possède la somme nécessaire pour achever de vous liquider, usez en bien vite et vivez en repos... Pauvre bien-aimé père ! Il n'est plus là... Il ne peut plus m'entendre... Mais son nom ne sera pas flétri... Ce que j'ai n'est plus à moi, je l'offre à ceux auxquels il a fait tort, bien involontairement. A cette condition, je vivrai tranquille, mais à cette condition seulement. C'est bien compris et bien entendu, n'est-ce pas ! »

— C'est bien, cela, Marie-Anne, ma chère enfant ! C'est très bien !... interrompit le marquis,

dont le regard humide s'arrêtait sur la jeune fille avec une expression d'admiration paternelle. Tu as raison ! Que sont les biens de ce monde à côté du devoir accompli !

— Vous en savez quelque chose, mon cousin, répondit mademoiselle de Lérac en levant ses beaux yeux tristes vers le grave visage de M. d'Allaire.

— En vérité ! je vous admire, marquis, protesta le notaire. Vous encouragez cette enfant à se dépouiller absolument pour des gens qu'elle ne connaît pas et qui ne lui en sauront aucun gré. Mais si notre chère Marie-Anne se laisse prendre à tous vos grands mots et si elle suit ses inspirations, par trop nobles et généreuses, c'est la misère pour elle tout simplement.

— Ne vous emportez pas ainsi, cher monsieur Robert, fit la jeune fille, il me reste de solides et réels talents acquis. Je m'en servirai.

— Et vous vous imaginez que cela vous fera vivre, pauvre chère enfant. Oui, sans doute, vous jouez du piano à ravir et vous maniez le pinceau comme un maître ! Mais, croyez-moi ! Cela ne suffit pas dans notre siècle positif. On vous admirera beaucoup, c'est certain, mais ce qui l'est encore davantage, c'est qu'on vous paiera peu !... Croyez-moi ! Renoncez à cette folie ! D'ailleurs, le conseil de famille qu'on va vous nommer, ne l'autorisera pas, vous n'êtes pas majeure et vous ne pouvez disposer de votre bien... La loi est là... Heureusement !

— Mais il est, avec la loi, des accommodements, reprit mademoiselle de Lérac, vous le savez mieux que moi. Je vous ai souvent entendu causer avec mon père et je vous battrais avec vos propres arguments. J'ai dix-neuf ans passés et je peux demander l'émancipation.

— Je ne le conteste pas ! Seulement le conseil de famille et votre tuteur peuvent s'y opposer.

— On ne s'y opposera pas, étant donnés les graves motifs qui me font agir. D'ailleurs, chers bons amis, retenez bien ceci : Si l'on m'empêche absolument de faire ce que je veux, j'agirai dès que je serai majeure. Mon intention est formelle.

— Mais, chère enfant, votre fiancé ne raisonnera pas comme vous, sans doute, et plus tard il s'opposera...

— Mon fiancé sera prévenu de mes intentions le plus tôt possible, interrompit la jeune fille, et je sais d'avance qu'il les ratifiera. C'est un noble cœur ! Il m'a aimée riche ! Il m'aimera pauvre !... J'ai confiance en lui. L'honneur des Lérac lui est aussi cher qu'à moi-même. »

Marie-Anne s'était animée en parlant. Une vive rougeur couvrait ses joues et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

« Voyons ! mon enfant, ne t'exalte pas ainsi, dit doucement le marquis. Si singulier que cela paraisse à notre ami, je t'approuve absolument. Je te promets, si je suis nommé ton tuteur (ce qui me paraît certain) que j'usurai de toute mon



influence auprès du conseil de famille pour obtenir ce que tu désires. Et je l'obtiendrai ! Mais, néanmoins, je mets à cela une condition. C'est que tu disposeras seulement de ce château et de ses dépendances et que tu garderas tes deux métairies, qui valent une cinquantaine de mille francs. De cette façon, nous mettrons d'accord les créanciers de ton père et ton conseil de famille. On ne peut te laisser sans pain, après tout et, d'un autre côté, ton désir est trop légitime pour n'être pas compris par des gens de cœur. N'est-ce pas aussi votre avis, maître Robert ?

— Joli tuteur ! qui aide sa pupille à se dépouiller, marmotta l'excellent homme dont les yeux étaient pleins de larmes. Du reste, ajouta-t-il, en essuyant, pour se donner une contenance, les verres de ses lunettes à branches d'or, ce que j'en dis est pour remplir mon mandat. Vous conviendrez que je devais faire toutes ces objections à notre chère Marie-Anne. Enfin ! Puisqu'elle le veut absolument, tout pourra s'arranger. Il est certain que si j'avais une fille, je serais heureux et fier de la voir agir ainsi.

— Vous êtes de bons et d'excellents amis, murmura mademoiselle de Lérac en leur tendant les mains, et l'appui que vous me promettez, l'un et l'autre, m'est le plus sûr garant de l'affection que vous portiez à mon père... Pas plus que moi, vous ne voulez, n'est-ce pas, l'ombre d'une tache sur son nom respecté. Merci de me comprendre si bien ! Mais j'ai un scrupule encore et ces cinquante mille francs que vous m'obligez à conserver vont me peser sur la conscience.

— Votre loyauté s'exagère les choses, mademoiselle, interrompit le notaire. On ne peut rien vous demander de plus, vraiment ! D'ailleurs, votre famille est nombreuse, vous devez compter sur différents héritages et, plus tard, vous disposerez facilement de cette somme. Vivez donc en repos, autant que vos chagrins présents vous le permettront.

— Oh ! si j'avais mon père, que me ferait la fortune ! Son affection valait tous les trésors... Pauvre père ! C'est le désespoir de me voir pauvre qui l'a tué !

Et, brisée par tant d'émotions, elle fondit en larmes.

Mais elle ne tarda guère à réagir et, essuyant ses yeux gonflés :

« Tout est bien convenu et nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas, reprit-elle ; mes chers et bons amis je vous invite à dîner, comme si j'étais encore millionnaire et, plus tard, j'espère que vous ne dédaignerez pas mon menu plus modeste ? »

— Plus tard, comme aujourd'hui, chère Marie-Anne, répondit maître Robert, à qui sa vieille et sincère affection donnait le droit de familiarité, ce sera un honneur et une joie d'être invité et accueilli par vous. »

La jeune fille sourit tristement et prit le bras que lui offrait le marquis.

« Chère et courageuse enfant, fit celui-ci, jusqu'à ce jour, je n'ai été pour toi qu'un parent affectueux, désormais je veux être ton père. »

On passa dans la salle à manger où le comte et sa femme attendaient déjà.

### XIII

Marie-Anne s'assit à table en face du comte et plaça, à sa droite et à sa gauche, le notaire et le marquis.

Elle était parfaitement calme, seulement une pâleur plus mate couvrait ses traits et son regard avait une expression qui ne lui était pas habituelle. A part cela, rien en elle n'était changé et nul n'eût pu se douter de ce qui venait de se passer. Le marquis et maître Robert semblaient plus émus qu'elle-même et cette émotion se traduisit tout le temps du dîner par d'étranges distractions qui firent sourire les domestiques. M. d'Erly observait sa jeune cousine avec une inquiète et bienveillante curiosité. Il savait qu'elle devait être prévenue du nouveau malheur qui la frappait et, certes, il ne s'attendait guère à la voir présider, comme à l'ordinaire, ce repas du soir. Il admirait son énergie mais, la trouvant si pâle, il s'attendait, à chaque instant, à la voir défaillir.

Quant à Lucy, elle ne quittait pas sa cousine du regard. Elle avait compté sur quelque violent accès de désespoir, une scène de larmes. Elle s'était attendue à des lamentations, à une explosion de regrets. De tout cela, rien !... Une tranquillité douce régnait sur le visage de Marie-Anne et, parfois même, une flamme secrète, ardent reflet de quelque consolante et vivifiante pensée, faisait étinceler le bleu sombre de ses yeux. La surprise de la comtesse ressemblait à une déception. Elle qui s'était rejouie de la voir humiliée et désespérée, aurait à peine à lui offrir les consolations de son hypocrite amitié et les fausses protestations de son dévouement. Sa cousine, à coup sûr, ne solliciterait ni les unes, ni les autres ; demeurerait-elle donc ferme et digne, dans ce terrible revers ? Cette écrasante supériorité morale qu'elle était forcée de reconnaître à la jeune fille, l'irritait au dernier point.

Le dîner peu animé, comme on le pense bien, fut promptement achevé. La présence des serveurs était une gêne et tout ce qui avait trait à cette grave et triste affaire fut soigneusement écarté de la conversation. Dès qu'on eût enlevé le dessert, Marie-Anne, après s'être excusée auprès de ses convives, se disposa à se retirer. Lucy en fit autant et, passant le bras de sa cousine sous le sien, elle l'entraîna dans le boudoir où elles se tenaient habituellement.

Un bon feu pétillait dans la cheminée et une



lampe d'albâtre, recouverte d'un abat-jour de dentelle, projetait sa lumière affaiblie dans la petite pièce. Au-dehors la neige fouettait les vitres et, dans le grand silence, on entendait le clapotement du flot aussi distinctement que s'il fût venu mourir au pied de la terrasse.

Marie-Anne se laissa tomber sur une chauffeuse, au coin du feu... Lucy s'assit en face d'elle et, pendant quelques minutes, elles demeurèrent muettes l'une et l'autre.

Ce fut mademoiselle de Lérac qui parla la première.

« Je n'ai rien à t'apprendre, sans doute, ma bonne Lucy, dit-elle; ton mari et toi êtes instruits de ma ruine? »

— En effet, murmura la comtesse, comme anéantie par un sentiment de tristesse, M. Robert avait mis mon mari au courant de la situation, dès hier... Nous n'avons rien osé te dire... Mais tu as pu remarquer l'état dans lequel j'ai été toute la journée et, lorsqu'on a annoncé ces messieurs, j'ai éprouvé une telle angoisse, en pensant au coup que tu allais recevoir, que j'ai craint, un moment, de me trouver mal.

— Bonne Lucy! Oui! Je l'avoue, le choc a été rude... Je m'y attendais si peu! Mais mon plus grand chagrin, vois-tu, n'est pas la perte de cette fortune. C'est la pensée que cette perte a causé la mort de mon bien-aimé père.

— Pouvait-il en être autrement! dit perfidement la comtesse, ton père a embrassé, d'un coup d'œil, l'avenir qui t'était réservé. Pauvre cher oncle! Il t'a vue humiliée, déçue, peut-être, dans tes plus douces espérances, forcée d'avoir recours aux autres, toi, habituée à toutes les splendeurs du luxe. Ou bien encore t'épuisant dans un travail ingrat pour augmenter le peu qui va te rester! Car entre nous, quand j'y songe, ma chérie, mon cœur se brise. Millionnaire hier, et voilà réduite aujourd'hui presque à la gêne. Plus de chevaux! Plus de voiture... Plus de valets... A peine une servante... N'est-ce pas affreux! Heureusement que nous sommes-là... Tous les secours te viendront de nous! Va! ne pleure pas! »

Mademoiselle de Lérac leva sur sa cousine un regard surpris. Cette singulière façon de la consoler avait lieu de l'étonner. Mais elle était si bonne qu'elle attribua à une pénible émotion ce que ces paroles avaient d'étrange. D'ailleurs, comment douter de la sincérité de la comtesse : elle semblait littéralement bouleversée.

« Je ne pleure pas, tu le vois, reprit-elle et je suis beaucoup plus résignée que tu ne parais le croire. J'accepte la situation qui m'est faite et j'espère, avec les deux mille francs de rente que mon tuteur m'oblige à conserver et les quelques talents que je possède, vivre fort honorablement et n'avoir jamais besoin du secours de personne.

— Deux mille livres de rente! se récria Lucy. C'est six à sept mille que tu veux dire...

— Non! dit Marie-Anne, en l'interrompant doucement... je ne suis pas si riche que cela... » Et elle lui conta, en deux mots, ce qu'elle avait résolu de faire.

« Mais c'est de la folie pure! fit la comtesse... Mais... c'est la misère!... pour toi!... Et tu oses dire que tu n'auras jamais besoin de personne. C'est de l'enfantillage ou de l'orgueil.

— Ni l'un, ni l'autre, je t'assure, reprit mademoiselle de Lérac, avec un sourire triste... Ma bonne Lucy!... Comme tu t'emportes!... Ton affection pour moi t'égare... Tu m'en veux parce que j'ai l'air de repousser les offres de ton amitié. Mais je ne les repousse point, ma sœur, et si, un jour, j'avais besoin de toi, crois bien que je n'hésiterais pas un instant à te le dire.

— J'y compte! dit Lucy, presque durement. N'ai-je pas été élevée ici par charité, et m'empêcheras-tu de payer une dette contractée depuis l'enfance.

— Par charité! s'écria Marie-Anne, avec un accent plein de doux reproches... Ah! Lucy! C'est mal! Le chagrin que tu ressens de me voir si malheureuse te rend injuste, vraiment... je ne te reconnais plus. »

Lucy comprit qu'elle allait trop loin, elle changea de ton, et passant son bras autour du cou de sa cousine.

« Pardonne-moi! murmura-t-elle, tu as raison, je ne sais ce que je dis. Mais tu es exaltée, en ce moment, par une idée généreuse, et moi, je pense pour toi... Mon cœur se déchire... comme se déchirera le tien... Quoi! tu verras passer en des mains étrangères ce château où tu es née, où nous avons été élevées... où les corps glacés de ton père et de ta mère ont reposé... Ah! pauvre!... pauvre Marie-Anne!... Que je te plains! »

Des larmes brûlantes jaillirent des yeux de mademoiselle de Lérac.

« Crois-tu donc qu'en prenant cette décision, je n'ai pas songé à tout cela... Lucy, sois plus forte que moi, n'affaiblis pas mon courage.

— Et ton fiancé, continua Lucy, retournant comme à plaisir, le couteau dans la plaie. Et Paul... Que va-t-il dire?... Ma chère Marie-Anne, si, comme tant d'autres, il avait peur de la gêne... Si maintenant...

— Ah! tais-toi!... Plutôt mourir que de douter de Paul. C'est un digne et grand cœur... J'ai foi en lui!

— Il t'adore, je n'en doute pas! Comment pourrait-il ne pas t'aimer... Mais que deviendrez vous avec sa maigre solde d'officier, tes petites rentes et un rang à tenir... C'est effrayant! »

Marie-Anne sourit gravement.

« Tant d'autres vivent heureux ainsi, murmura-t-elle. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux... Mais il faut que j'aie le courage de tout lui apprendre, continua-t-elle... Tous les malheurs à la fois... La mort de mon père et ma ruine! Car il ne sait rien encore, j'ai été si abattue que je



n'ai pas répondu à sa dernière lettre... Pauvre Paul, il doit être bien inquiet... Avec raison. cette fois!... Tiens!... Pendant que je suis sur-excitée, je vais lui écrire, reste auprès de moi, veux-tu? Ta présence me soutiendra. »

Elle se mit à son bureau et, pendant une demi-heure, ses doigts coururent fièvreusement sur le papier. Puis elle ferma et cacheta sa lettre...

« Voilà qui va lui porter, à travers les mers, l'écho de ma douleur, dit-elle d'une voix sourde, ah! pourquoi sommes-nous ainsi séparés!... »

Elle revint s'asseoir auprès de sa cousine. Elle était très pâle et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Elle a beau dire, pensa Lucy, elle regrette plus sa fortune qu'elle ne veut en avoir l'air... Un si bel héroïsme ne peut durer toujours...

Puis tout haut :

« Tu ne m'as pas oubliée près de Paul, j'espère? »

— Je lui dis que tu as été adorablement bonne et que le coup qui me frappe semble t'atteindre toi-même, répondit Marie-Anne. Je lui ai même donné mon adresse, chez toi, à Paris, où je resterai en attendant que tout se décide. Et quand cette chère maison sera vendue, quand tout sera réglé, dans quelques mois, je reviendrai ici, dans une maisonnette, au bord de la mer, attendre le retour de mon fiancé. »

Lucy n'eut pas le temps de répondre. On frappa légèrement à la porte et une bonne entra, portant le petit Paul sur ses bras.

C'était un adorable bébé, blanc et potelé à faire rêver un peintre, joli comme un amour dans ses broderies et ses dentelles.

« Viens, cher petit, dit Marie-Anne, en le prenant dans ses bras où elle le berça doucement. Tu ne sais rien encore des douleurs de ce monde, toi! Puisse la vie t'être légère, elle est si lourde souvent. »

Et une larme, se détachant de ses longs cils, tomba sur la joue rose de l'enfant.

Il était dix heures du soir. Marie-Anne reconduisait Lucy, qui se retirait dans sa chambre, et elles suivaient en causant la longue galerie, recouverte de nattes de Chine, sur laquelle ouvrait chaque pièce du premier étage. Au moment de se séparer, elles furent rejointes par le colonel qui venait de mettre en voiture le marquis et maître Robert. Il tendit, à chacune d'elles, une de ses mains, et retenant plus longtemps que de coutume celle de Marie-Anne.

« Je sais tout, chère enfant, dit-il, vous êtes une sainte et noble fille. Les trésors ne sont rien à côté d'un cœur comme le vôtre; si la fortune vous manque, vos amis vous restent, avec le respect et l'admiration de tous. »

Marie-Anne lui serra la main sans répondre. Elle embrassa Lucy et regagna son boudoir où

elle passa la nuit, à demi couché sur une chaise longue, oubliant le présent pour ne songer qu'au passé et mêlant dans les prières qui tombaient de ses lèvres pâlies, les noms de son père et de son fiancé.

#### XIV

Il y avait bien près de trois mois que Marie-Anne était installée à Paris, chez la comtesse d'Erly. Déjà le printemps s'annonçait et les douces journées d'un mois de mars exceptionnel peuplaient d'une foule élégante de piétons et de voitures, les Champs-Élysées et les allées du bois de Boulogne. De suaves parfums de violettes et de feuilles en bourgeon saturaient l'air attiédi et les rayons du soleil passant, comme autant de flèches d'or, entre les arbres encore dépouillés, mettaient sur chaque chose d'éblouissants reflets.

C'est par une de ces splendides après-midi que nous retrouvons au bois, Marie-Anne et la comtesse, mollement assises dans un landau, trainé par deux pur-sang qui faisaient l'admiration des connaisseurs. Le landau, qu'on avait découvert afin d'y laisser pénétrer l'air tiède de cette journée ensoleillée, suivait l'immense file des voitures. Nonchalamment appuyée sur les coussins de satin capitonné, Lucy étalait son élégante toilette de demi-deuil. Vêtue d'une robe de satin noir, criblée de jais, enveloppée d'une pelisse pareille et coiffée d'une mignonne capote de dentelle, elle était assurément fort jolie et, sans l'air dédaigneux et hautain qu'elle affectait, on eût pu la trouver attrayante.

Auprès de la comtesse était assise Marie-Anne, blanche comme une statue de cire dans ses sévères vêtements de deuil. Ceux qui l'avaient vue les mois précédents, même après la double catastrophe qui l'avait faite orpheline et pauvre, l'eussent à peine reconnue. Son front portait l'empreinte d'une souffrance cachée et dans ses yeux, mornes et fixes, on pouvait lire tout le désespoir qui emplissait son cœur. A la voir indifférente et immobile, sans un sourire pour ceux qui la saluaient, sans un regard pour la foule joyeuse qui s'agitait autour d'elle, il était facile de comprendre que son esprit était bien loin de là, et vraiment, lorsqu'elle abaissait ses paupières sur ses yeux tristes et qu'elle demeurerait appuyée, sans un geste, sans un mouvement sur les coussins du landau, son pâle visage, encadré dans son long voile de crêpe, semblait être plutôt celui d'une morte que d'une vivante.

« L'air te fait-il du bien, ma chérie? » lui demanda Lucy, après un assez long silence.

Au son, très doux cependant, de la voix de sa cousine, Marie-Anne tressaillit comme si on l'eût arrachée violemment à quelque songe dans lequel son âme et son esprit se perdaient.



« Je ne sais ! balbutia-t-elle ; j'éprouve aujourd'hui, comme des vertiges... On dirait que l'air augmente ce malaise au lieu de le dissiper.

— Veux-tu rentrer ?

— Oh ! non ! Ici ou là ! Qu'importe !... Je suis mal partout. Pourquoi te priver du plaisir de respirer cette tiède atmosphère.

— Sans doute ! Il fait très bon !... Mais tu ne jouis pas de ce beau temps ; j'étais sortie pensant que la distraction te ferait un peu de bien.

— La distraction ! murmura la jeune fille. Je n'ai aucun besoin d'être distraite, je t'assure, au contraire, à tout ce bruit, à tout ce mouvement, je préfère la solitude de ma chambre ou la promenade dans ton jardin d'hiver, si beau avec ses plantes tropicales, si reposant avec le doux ramage de ses brillants oiseaux.

— Mais tu ne peux t'y enfermer ! Voyons, ma chérie ! Un peu de courage ! Tu t'étais montrée si vaillante, d'abord, et, maintenant, tu te laisses abattre. Ah ! je me doutais bien que tous ces déchirements successifs te rendraient malade ! Tout s'est passé comme tu le désirais, cependant... Ton cousin d'Allaire est ton tuteur... La vente de ton beau Bois-Marin a désintéressé, en grande partie, les créanciers de ton père. Et néanmoins, depuis une quinzaine, c'est-à-dire depuis que que tout est définitivement réglé, tu pâlis et tu t'affaiblis à vue d'œil. J'étais bien sûre qu'il serait au-dessus de tes forces de voir passer cette chère maison en des mains étrangères. Tous tes meilleurs souvenirs étaient là. Pour ma part, cela m'a fait un mal affreux. Encore, si nous savions le nom de l'acquéreur de ton joli castel, il me semble que ce serait moins pénible. Si c'est un homme bien né, il respectera les choses que vous aimez. Mais si c'est un parvenu, un homme sans goût, il bouleversera tout, sous prétexte d'embellissement... A propos, ton cousin d'Allaire a écrit à mon mari qu'il avait fait enlever les portraits de famille et que tu les retrouverais dans cette maisonnette où tu t'obstines à aller t'ensevelir... Pourquoi ne pas rester près de nous ?

— Merci de ton offre affectueuse, chère Lucy... Il me sera pénible, crois-le, de te quitter, mais j'ai besoin d'aller prier sur mes chères tombes... J'éprouve l'impérieux désir de revoir notre calme village et de rêver en face des immenses horizons de cet Océan dont les étranges murmures m'ont toujours charmée... Il me semble que cela fera du bien à ma pauvre âme malade et que j'en ressentirai comme un apaisement... Et puis, nos vieux amis, si dévoués, se plaignent de mon absence... Le marquis, surtout, si bon, si paternel... »

Lucy rougit et une expression de vive contrariété se peignit sur son visage.

« Non ! tu ne partiras pas ! interrompit-elle, tu ne peux partir dans l'état où tu es... Si tu per-

sistes à t'en aller, je t'accompagnerai... Demeure près de nous, jusqu'au retour de ton fiancé.

— Mon fiancé !!! fit Marie-Anne, avec une expression de navrante tristesse, ai-je encore un fiancé. »

Et, appuyant son visage sur sa main gantée, elle resta silencieuse, regardant au loin, devant elle, sans rien voir, tandis que deux larmes voilaient ses yeux.

Une lueur étrange passa, rapide comme l'éclair, dans le regard de la comtesse, et un sourire embarrassé plissa, un instant, le corail rose de ses lèvres.

« Ah ! j'avais foi en Paul comme en moi-même, reprit la jeune fille, en arrêtant sur sa cousine son doux regard désolé. Faut-il douter... Douter de lui !!! Ah ! le secret de mes larmes et de ma douleur n'est pas, comme tu le crois, dans les tristesses de ma vie présente, dans le sacrifice accompli. Non ! Il est tout entier dans l'incompréhensible silence de mon fiancé. Depuis trois mois, il connaît mes chagrins, je lui ait écrit une seconde fois... Et pas un mot de réponse... Pas une ligne affectueuse et consolante !... Rien qui vienne me parler d'espérance... Je donnerais des années de ma vie, pour une lettre de lui... Chaque jour, j'attends !!! Et rien !... Rien !... »

Lucy demeura un instant silencieuse, regardant sa cousine avec un singulier mélange d'irrésistible attendrissement et de satisfaction cruelle. Elle rougit et pâlit, tour à tour, comme si un combat se livrait en elle-même... Deux ou trois fois, ses lèvres s'agitèrent sans prononcer aucun son... On eût dit qu'elle retenait un aveu prêt à s'échapper malgré elle... Elle semblait sur le point de céder à quelque suprême appel de son âme et de son cœur, mais elle ne tarda guère à réagir contre le sentiment qui s'emparait d'elle. L'expression attendrie de ses yeux fit place, peu à peu, à une expression hautaine et dure et ce fut avec un sourire presque railleur qu'elle répondit :

« Dans un si long parcours, des lettres peuvent se perdre, tu t'affliges à tort !

— D'où vient qu'aucune de ses lettres où des miennes n'a été égarée jusqu'à l'heure où je lui ai envoyé mon cri de désespoir. Tu avais raison ! la gêne lui fait peur ! Il n'aimait que ma dot !... Il me dédaigne et m'oublie... Ou bien... Il est mort !... »

— Tu te crées des chimères... Voyons ! Patientie !... Quelques mois sont bientôt écoulés... Et dans trois ou quatre mois, Paul sera de retour. »

Marie-Anne secoua la tête sans répondre. Elle croisa ses mains sur ses genoux et, le reste de la promenade, elle demeura immobile, sans paroles et sans regards, abîmée dans une douloureuse et profonde rêverie.

Lucy la regardait entre les franges de son ombrelle. Un sourire de triomphe éclairait son



visage. Evidemment, les bonnes pensées contre lesquelles elle luttait tout-à-l'heure avaient totalement disparu... Une fois encore, le génie du mal la dominait...

« Va! pensait-elle, orgueilleuse que rien ne pouvait abattre... Au-dessus de toutes les douleurs physiques et morales, tu le croyais, du moins... Humiliée, tu pleures sur ton amour perdu!... Tu as fait montre de grandeur et de générosité, tu le regrettes, maintenant, j'en jurerais... Où est la supériorité que tu affichais... C'est ainsi que je voulais te voir... Vaincue!... brisée... demandant grâce! » Et un nouveau sourire souleva encore les coins de sa bouche.

Elle n'ignorait pas, elle, la cause du silence de Paul. Elle avait intercepté les lettres de Marie-Anne et celles de son fiancé. Deux fois, l'officier de marine avait écrit. Par un indigne et adroit manège, la comtesse s'était emparée de cette correspondance. C'était, du reste, très facile. Une boîte aux lettres était placée sous la véranda qui précédait le grand vestibule de l'hôtel. Tous les matins, le facteur, sans déranger les gens de service, y jetait les lettres qu'il apportait et y prenait celles que les personnes de la maison y déposaient. Il avait une clé de cette boîte et le comte avait l'autre. C'était ainsi réglé. Lucy savait où M. d'Erlay déposait cette petite clé. Deux fois par jour, le matin, dès l'aube, quand chacun dormait encore, et le soir, à l'heure où tout le monde s'était retiré, elle ouvrait la boîte sans bruit, s'assurait qu'il n'y avait aucune lettre venant des colonies ou y allant, et reportait la clé où elle l'avait prise. C'était de cette façon qu'elle avait dérobé la lettre écrite par Marie-Anne à son fiancé et deux des lettres de celui-ci, exactement expédiées et arrivées... Elle comptait bien agir ainsi jusqu'au jour où Paul reviendrait...

S'il revenait!... Ce qui, peut être, était douteux. Elle le pensait, du moins... Par ses soins, un de ces journaux qui colportent les nouvelles du monde, avait inséré un entrefilet annonçant le prochain mariage de mademoiselle M. A. de L., avec un grand personnage étranger, possédant un titre de prince et plusieurs millions de rente. On y racontait, toujours sous le couvert de l'anonyme, les malheurs de la jeune fille, une ravissante bretonne, et on avait le soin d'insister sur le désespoir que cette union causerait probablement à un jeune officier de marine, son fiancé, qui avait le grand défaut de ne posséder que l'épauvette. Les allusions étaient transparentes et l'article, assez méchant mais très bien tourné, avait fait le tour des salons.

La vérité était que le prince Yvan, ayant appris les chagrins et la ruine de mademoiselle de Lérac, avait fait une seconde demande en mariage reçue avec reconnaissance, mais repoussée comme la première. A la suite de ce refus qui l'avait fort attristé, il avait quitté la France et il

cherchait dans de lointaines excursions, l'oubli de son amour malheureux.

Malgré les précautions habituelles, le bruit de cette demande en mariage s'était répandu dans la haute société parisienne et avait été l'occasion de mille commentaires plus ou moins désagréables. Les uns disaient que la jolie bretonne avait poussé l'héroïsme jusqu'à refuser des offres si brillantes, d'autres soutenaient au contraire, que cette union s'accomplirait à la fin de son deuil et que le prince voyageait en attendant. Comment ces choses si délicates et tenues si secrètes s'étaient-elles ébruitées?... Qui avait commis la première indiscretion? On eut été bien embarrassé de le dire! Quelque domestique de l'hôtel, peut-être, avait surpris un entretien de famille. Les portes ont beau être closes et les tentures épaisses, cela n'empêche pas les murs d'avoir des oreilles. Enfin la nouvelle s'était répandue et Lucy en avait profité pour nuire à Marie-Anne, si elle le pouvait, dans l'esprit de son fiancé. Se dissimulant sous un pseudonyme, elle avait fait passer ce racontar à un journal, très friand de ce genre de nouvelles et se vantant d'être toujours bien informé. Comme nous l'avons dit, l'article avait paru et il avait fait sensation. Le comte, furieux, avait adressé les plus graves reproches au rédacteur en chef et avait obtenu la rétraction de l'entrefilet. Mais Lucy n'en avait pas moins eu le temps d'accomplir son œuvre méchante. Déguisant son écriture, elle avait adressé l'article calomniateur à Paul et celui-ci devait déjà l'avoir reçu... Sans nouvelles de sa fiancée, sans réponse à deux lettres pleines de tendresse, il avait dû croire, certainement, à l'oubli des promesses échangées. Il devait accuser mademoiselle de Lérac comme elle l'accusait elle-même et, sans doute, dans son désespoir et sa colère, il renoncerait à revenir de sitôt... Bien que l'époque à laquelle se passe notre récit ne soit pas très éloignée et que les télégraphes existassent déjà en France, les communications avec les colonies étaient bien plus lentes qu'aujourd'hui. Il ne fallait compter que sur l'échange des lettres entre les différents navires et, après le départ de chaque courrier, on demeurait sans nouvelles possibles. La comtesse espérait en ces lenteurs forcées, pour compléter ce qu'elle avait si bien commencé. Elles servaient sa haine aussi injuste que violente. Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'elle accomplissait sans remords toute cette odieuse machination. Elle avait longtemps hésité... Ce qu'il y avait de bon en elle s'était d'abord révolté à l'idée du mal qu'elle allait faire... Mais elle n'avait pas assez de force morale pour soutenir la lutte contre ses mauvais instincts, et, désormais, elle s'y livrait aveuglément... Elle ne pouvait pardonner à Marie-Anne de lui être si supérieure en tout... Son charme irrésistible l'écrasait et l'irritait... Elle ne pouvait supporter de la voir si grande, si digne, dans



ce malheur qui la frappait. Riche, elle l'avait enviée pour sa fortune, accusant tous ceux qui l'entouraient d'hommages de l'aduler pour sa dot. Pauvre, elle lui en voulait de l'admiration qu'excitait sa noblesse et son désintéressement. Les douleurs qui l'accablaient ne lui suffisaient pas. Elle voulait l'atteindre dans son pur amour. Cet amour partagé avait encore augmenté son aversion pour sa cousine. On eût dit que celle-ci lui avait volé l'affection de Paul, affection qu'elle n'eût pas manqué de repousser, certainement, si elle lui avait été offerte, car le jeune marin était sans fortune. Elle enveloppait les deux fiancés dans un même implacable ressentiment. Quel était son but? Les faire souffrir l'un par l'autre... Briser ces deux cœurs loyaux si bien faits pour se comprendre, les séparer, si c'était possible, et si la mauvaise chance déjouait ses projets, leur faire, du moins, pendant des mois, verser les larmes les plus amères... Elle se

vengeait comme si elle eût été réellement offensée et, lancée dans cette voie funeste, emportée par sa nature orgueilleuse, elle ne songeait plus à s'arrêter. Parfois, cependant, elle entendait, tout au dedans d'elle-même, les cris de sa conscience indignée, mais elle ne tardait guère à les étouffer, et elle allait droit au but, refoulant ses vagues aspirations au repentir, sans vouloir regarder en arrière, comme ceux qui côtoient un gouffre et craignent d'y tomber.

Et la pauvre Marie-Anne, abimée dans son désespoir, ignorante de ce qui se disait ou se faisait autour d'elle, ne soupçonnant pas l'odieuse trame ourdie par sa cousine, l'âme pleine de confiance et d'affection, se livrait d'elle-même à Lucy, la regardant dans la sincérité de son cœur comme une amie sûre et dévouée.

JENNY LENSIA.

(La suite au prochain Numéro.)

## L'ÉCRIN

### PERSONNAGES

MONSIEUR DANNOIS (50 à 60 ans).

MADAME LECLERCQ (40 ans).

MARTHE LECLERCQ (20 ans).

(La scène représente un petit salon, coquet et rempli de fleurs.)

### SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, seule. — Elle range des albums, des plantes et des bibelots sur une table.

Il se fait attendre, c'est ennuyeux à mourir, et mère qui veut que je le reçoive toute seule... nous avons tant d'occupations, mère et moi : choisir des costumes de bains de mer, des chapeaux et des tabliers de jardin, aller voir l'exposition des chiens, non que je les aime! grand Dieu! ils sont trop exigeants et trop sensibles, pires que des enfants qui sont, eux, de si lourds boulets... aller voir le Musée Grévin, qui est à la mode, comme les chiens; faire, à la fin de l'après-midi, une visite aux Malley, beaucoup de révérences, des shakes-hands à Rose et à Marie, une bouchée de foie gras et un verre de Tokay pour faire passer l'ennui de la visite... Nous n'aurons jamais le temps, si M. Dannois ne se dépêche un peu... Qu'est-ce qu'il me veut, au fond, ce bonhomme? il m'apporte un souvenir de sa sœur,

ma marraine... qu'est-ce que cela peut bien être! Ma marraine? une excellente femme, mais si arriérée, si antique dans ses idées comme dans sa toilette... un type de petite ville de province... elle m'a légué quelque chose? pourvu que ce ne soit pas sa garde-robe! si c'étaient quelques jolis billets de banque, je serais ravie... j'achèterais (elle compte sur ses doigts) un porte-bonheur en argent nickelé, à la dernière mode, des breloques, des porte-veine, une ou deux nouvelles robes très chic... un mobilier en bois laqué pour ma chambre et une pendule de cuivre avec ses chandeliers... ce sont des châteaux en Espagne, cela! cette bonne âme m'a peut-être légué son livre de messe et son Imitation... trop d'honneur... je ne suis pas digne... nous verrons dans trente ans d'ici... trente ans! où serai-je? que serai-je dans trente ans? je serai mariée depuis vingt-neuf, j'aurai un fils, une fille peut-être, et surtout j'aurai cinquante ans! ça n'est pas rigolo. Mais enfin, viendra-t-il, monsieur Dannois! (On sonne.) A la fin des fins!

### SCÈNE II

MONSIEUR DANNOIS, il tient un petit coffret.  
MARTHE.

MONSIEUR DANNOIS.

Je vous dois des excuses, Mademoiselle, je suis



quelque peu en retard... un embarras de voiture...

MARTHE.

Monsieur, je vous ai attendu sans ennui, et je suis très heureuse de vous voir.

MONSIEUR DANNOIS.

Vous savez, chère Mademoiselle, le motif de ma visite, je suis le mandataire de ma bonne sœur, qui, dans son testament, vous a légué un souvenir.

MARTHE.

Je suis bien reconnaissante, Monsieur. Je connaissais peu ma marraine, j'en ai gardé cependant un si charmant souvenir! *(Elle soupire.)*

MONSIEUR DANNOIS.

Ma sœur n'était pas une femme du monde, mais elle avait le cœur le plus chaud, le plus dévoué... elle parlait fréquemment de vous...

MARTHE.

Je pensais bien à elle.

MONSIEUR DANNOIS.

Vous recevrez alors avec plaisir ces derniers gages de son affection. Voici sa montre. *(Il tire un petit écrin de sa poche.)* Elle n'a marqué que des heures employées au bien, employées à rendre heureux tout ce qui l'entourait... j'espère, ma chère Marthe (je puis vous donner ce nom) qu'elle aura le même sort auprès de vous. MARTHE n'a pas écouté, elle regarde la montre avec une moue de dédain.

Cette montre n'a donc jamais quitté ma marraine? Elle est vieille?

MONSIEUR DANNOIS.

Oui, mais elle marche. Et voici un souvenir plus riche, mais moins précieux selon moi : voici son écrin. *(Il ouvre la cassette.)*

MARTHE.

Ah! mon Dieu! est-ce possible! quoi! ces bijoux sont à moi?

MONSIEUR DANNOIS.

Oui, Marthe.

MARTHE.

Mais c'est un rêve! quel bonheur! *(Elle fouille dans la cassette.)* Une parure d'améthystes! *(Elle étale les bijoux sur la table.)* Une bague de rubis en forme de cœur, du Louis XV pur! C'est ravissant! des camées! ils ne sont plus à la mode, mais ils y reviendront : un bracelet de mosaïques! que c'est joli... du corail rouge et du corail rose... que je suis contente! j'aime, j'adore les coraux... aucune de mes amies n'en a de pareils...

MONSIEUR DANNOIS.

C'était un don de ma grand-mère à ma sœur : il s'y rattache un souvenir des plus touchants...

MARTHE, l'interrompant.

Des diamants! un médaillon avec mon chiffre...

MONSIEUR DANNOIS.

C'était aussi le chiffre de ma bonne sœur; elle se nommait Marie.

MARTHE.

Un bracelet, des dormeuses, une bague, des épingles! je n'en reviens pas! quel bonheur! quel bonheur! je ne porterai pas ces belles choses avant que d'être mariée, mais alors...

MONSIEUR DANNOIS.

Ma sœur, qui aimait la simplicité, possédait ces choses-là sans en user : elle les avait par héritage et n'aurait pas dépensé un sol pour les acheter.

MARTHE.

Mais quel meilleur emploi peut-on faire de son argent! n'est-ce pas beau, brillant, charmant, fait pour exciter l'envie des autres?

MONSIEUR DANNOIS.

Ma sœur n'excitait l'envie de personne, mais l'estime et l'amour d'un grand nombre. Elle aimait tant les pauvres! Vous auriez plus de bijoux encore, si elle n'en avait pas vendu pendant le siège de Paris, pour donner des secours aux pauvres et aux blessés.

MARTHE.

C'est bien intéressant, mais à quoi cela aboutissait-il? elle a été privée de ses bijoux et elle n'a peut-être pas sauvé un pauvre ni un blessé.

MONSIEUR DANNOIS.

Possible, mais Dieu a compté son intention. Vous n'avez pas tout vu, Marthe, il y a encore au fond de l'écrin quelques vieilleries...

MARTHE.

Des perles! un collier de perles! celui-là, je le porterai! un vieux médaillon d'émail, il a du cachet... des bagues... topaze, perle noire, chevalière, une bague avec des cheveux et une devise... que c'est drôle! une boucle de ceinture... ce n'est que du strass... un camée en lave... ça n'a pas de valeur...

MONSIEUR DANNOIS.

Pardon! il représente la Sainte Vierge et il a été béni par Pie VII.

MARTHE, haussant légèrement les épaules.

Oh! quant à cela... si vous permettez, Monsieur, je vais aller chercher maman, pour qu'elle voie mes trésors. *(Elle sort.)*

### SCÈNE III

MONSIEUR DANNOIS, seul.

Me voilà bien instruit! comme ma sœur se trompait! elle destinait ses bijoux à Marthe, parce qu'elle destinait Marthe à mon fils; mais jamais je ne donnerai mon Henri, si généreux, si noble, à cette âme cupide et vulgaire! jamais! elle gardera les bijoux, elle n'aura pas le mari... je vais de ce pas, envoyer Henri à Nantes, il ira visiter notre maison de commerce au Japon et il ne reviendra en France que lorsque Marthe sera mariée. Elle est jolie... il pourrait se laisser enjôler et il serait si profondément malheureux avec



elle... Rien ne résonne dans ce cœur, ni l'amitié, ni la charité, ni la pitié... Rien que les bijoux... Eh bien! elle en a...

## SCÈNE IV

MARTHE, MONSIEUR DANNOIS,  
MADAME LECLERCQ.

MADAME LECLERCQ.

Que de reconnaissance, cher Monsieur, pour votre démarche, et pour ce précieux souvenir que vous avez bien voulu apporter à ma chère fillette... elle en est remplie de joie et je viens vous remercier pour elle et pour mon mari, qui verra là une marque de votre vieille amitié...

MONSIEUR DANNOIS.

Vous êtes trop bonne, Madama.

MADAME LECLERCQ.

Vous voici à Paris : je ne permettrai pas que vous logiez ailleurs que chez nous : nous sommes de vrais Provinciaux, quoique demeurant rue Montaigne, nous avons un petit appartement pour nos amis. C'est dit, n'est-ce pas?

MONSIEUR DANNOIS.

Pardon, Madama, j'arrive et je repars. Je vais à Nantes, pour embarquer mon fils : il va au Japon, pour longtemps peut-être..

MADAME LECLERCQ.

Monsieur Henri?... je le croyais associé à vos grandes affaires en France?

MONSIEUR DANNOIS.

J'ai changé mes plans : il part, et durant son absence, j'habiterai le château que ma sœur nous

a légué. Je vous supplie donc, Mesdames, de recevoir mes adieux. (*Il salue très profondément*).

## SCÈNE V

LA MÈRE et LA FILLE, seules.

MADAME LECLERCQ.

Quelle mouche l'a piqué?

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend? il avait un air tragique.

MADAME LECLERCQ.

Qu'est-ce que tu lui as dit? quelqu'impertinence peut-être.

MARTHE.

Mais non, mère. J'admirais les bijoux, je montrais mon contentement... il voulait toujours me parler de sa sœur, de sa charité, de sa dévotion, je n'écoutais guère, je contemplais mon trésor.

MADAME LECLERCQ.

Ah! voilà! lui et sa sœur étaient des êtres pétris de sentiment! tu l'auras froissé, ma fille... c'est fâcheux! Son fils, une espèce de merveille! t'aurait bien convenu : ils sont si riches! encore un mariage manqué par ta faute, remarque, par ta faute.

MARTHE.

Possible. Je m'en console : si je n'ai pas la corbeille, j'ai, du moins, l'écrit.

MADAME LECLERCQ.

Cela t'avance bien! Tu ne porteras pas tes diamants de sitôt.

M. B.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## SAUCE AU KARI

Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre, un peu de fécule, tournez bien; ajoutez des gousses de piment rouge hachées, un peu de bouillon, de la muscade. Faites bouillir, passez et servez très chaud avec des viandes brunes.

On peut, pour simplifier, au lieu de piment, mettre dans la même sauce de la poudre de kari.

## CROQUANTE

Pesez un œuf, pesez le même poids de farine, le même poids de beurre, mêlez et pétrissez longtemps ce mélange; étendez-le dans le fond d'une tourtière, que la couche soit mince. Laissez cuire jusqu'à ce que la pâte soit dorée. Quand elle sera refroidie, couvrez-la de confiture en alternant, s'il se peut, de la confiture de groseilles, avec de l'abricot ou de la gelée de Reine-Claude.



## LILIA

A l'ombre des grands chênes verts,  
Les lis aux tiges élancées  
Ont leurs blancs calices ouverts.

Le vent, sous les branches baissées,  
Imprime à leur corps gracieux  
Des inflexions cadencées ;

Et sur leur front descend des cieux,  
Comme un long baiser de lumière,  
Le soir mourant et radieux.

Caché dans les rameaux d'un lierre,  
Le rossignol énamouré  
Chante l'hymne crépusculaire.

De chaque pétale nacré  
S'épanchent des parfums mystiques,  
Ainsi que d'un vase sacré.

A voir ces belles fleurs gothiques,  
On dirait un groupe sculpté  
De Vierges sous les saints portiques ;

Ou, pleurant la fatalité  
Parmi ses compagnes fidèles,  
La blonde fille de Jephté.

... Et la brise d'un seul coup d'ailes  
Emporte vers l'immensité  
Où s'égarent les hirondelles,  
Ton pur encens, ô chasteté !

PAUL RÉVOIL.

## REVUE MUSICALE

L'été en deuil. — Les rentrées théâtrales. — La fièvre des plaisirs. — Gounod à l'étranger. — Les théâtres de débuts. — La *Rédemption*. — Ouvrages lyriques à l'étude. — Ed. Membrée.

L'été de 1882 restera célèbre entre tous ceux que nous avons connus, — et il y en a déjà un assez joli nombre ! — par le deuil qu'il s'est imaginé de prendre, et cela pour la plus grande satisfaction des canards et autres animaux aquatiques !

On se demande si c'est le deuil du printemps, mort si jeune, ou bien celui de la raison humaine, trépassée par cause de caducité?... peut-être les deux réunis.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un immense linceul s'est interposé, comme un crêpe funèbre, entre le soleil et notre planète, de même que le voile de la folie semble être étendu sur l'esprit de ce dernier quart de siècle.

« A quelque chose malheur est bon, » dit le proverbe.

Or, si les cataractes du Ciel ont fait moisir la récolte et déborder les rivières, elles ont en même temps fait emplir les caisses des théâtres restés ouverts pendant l'époque de la morte-saison.

Un prodigieux entrain a présidé aux rentrées, ce qui donne à espérer que le tournoi musical

sera des plus brillants, cet hiver. Les programmes sont pleins de promesses tout à fait mirifiques. Seront-ils exécutés ? C'est assez probable, quand on songe à la fièvre avec laquelle chacun court au plaisir. Cette fièvre, qui jadis était surtout l'apanage des capitales, a gagné la province. Sous prétexte de bains de mer ou de sources minérales et pour se reposer des fatigues mondaines, on déserte Paris, on se replonge avec frénésie dans les mêmes agitations, le même grand souci de s'amuser, et on se donne une peine énorme pour ne réussir souvent qu'à amuser les autres.

Cette maladie morale de notre temps est un signe de décrépitude dont la génération précédente avait déjà montré quelques symptômes. Mais celle qui lui a succédé, c'est-à-dire la nôtre, a certainement atteint l'apogée de la crise et, en supposant que le mal se maintienne encore un peu à ce degré d'intensité, il ne peut guère augmenter. La phase de sa décroissance serait-elle le signal de la régénération, ou bien, le vertige nous poussera-t-il avec la même *furie* sur la pente descendante au bas de laquelle l'abîme attend sa proie ?

Nul ne le sait.

Dans cette course affolée que de lambeaux restent accrochés aux épines du chemin ! On ne



peut les éviter, elles sont invisibles, car de trompeuses fleurs les recouvrent. D'ailleurs on n'a pas même le temps de sentir ses blessures : on va aussi vite que les morts de la légende.

Ces lambeaux, qu'il n'est plus possible de ressaisir, — car une fois lancé dans le tourbillon on ne saurait retourner en arrière, — ces lambeaux seront recueillis par le voyageur prudent, qui sonde le terrain où il marche et n'avance qu'avec précaution, là où il devine que d'autres ont glissé. Il réunira ces vestiges épars et en tirera pour lui et pour ceux de l'avenir de précieux enseignements.

Tâchons d'être au nombre de ces derniers; et si nous rencontrons sur la route glissante quelque malheureux, tombé avant son engloutissement définitif, relevons-le, et montrons-lui que le vrai bonheur ne se trouve que sur le chemin du devoir, le seul où il n'y ait à redouter ni pièges, ni précipices, ni effondrements.

Laissons-donc les marchands de plaisirs dangereux faire fortune pendant que souffle ce vent de démence, et réservons nos admirations pour le côté de l'art qui reste uniquement l'expression élevée du beau.

C'est de ce côté que nous apercevons l'œuvre nouvelle du grand maître français, Gounod.

Encore un signe des temps : c'est à l'étranger que nos hommes de génie se voient forcés de porter leurs chefs-d'œuvre.

La perversion du goût est telle, qu'en dehors de l'élite, le public baille d'ennui devant les plus belles productions de l'esprit humain, les plus nobles manifestations de l'art, tandis qu'il bat des mains, rit à gorge que veux-tu pour encourager les grivoiseries mal sonnantes, les turpitudes à significations douteuses, que la littérature et la poésie des petits théâtres ont mises à l'ordre du jour.

Nous ne cesserons de nous élever contre ces tendances, qui offrent plus d'un danger pour l'avenir de la morale, des lettres et de notre belle langue française. Les étrangers qui l'ont apprise dans les Pascal, les Racine, les Chateaubriand, les Lamartine, les V. Hugo ne la comprennent plus. Qu'ils ouvrent un livre moderne ou qu'ils assistent à l'un de ces ineptes spectacles où le mauvais goût remplace l'esprit, ils ne reconnaissent plus ce beau langage qui a fait la gloire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quelles inspirations musicales les pauvres compositeurs, voués à cette tâche dissolvante, peuvent-ils recevoir de tels poèmes?

De même qu'ils ont les *Bouffes*, les *Nouveautés*, les *Variétés*, etc., pourquoi les jeunes débutants n'ont-ils pas un théâtre de genre plus sévère, d'un ordre plus élevé, une réduction de l'Opéra. Là, des artistes comme Guilmant, de Boisdeffre, Andlauër, Grandval, Coquart et vingt autres que la mauvaise fortune entrave au commencement de leur carrière, pourraient s'es-

sayer dans le genre vers lequel ils seraient attirés. On naît avec des aptitudes et celui qui pour son premier essai choisit *Balthazar*, *Latone*, ou la *Fille de Jaire*, n'est pas créé pour mettre en musique la *Mère Angot* ou le *Droit du Seigneur*, et n'éprouve aucun entraînement pour les farces de mauvais ton qui composent la plupart de nos opérettes. A peine peut-on espérer de former à une telle école des compositeurs pour l'Opéra-Comique : ne faudra-t-il pas leur demander des œuvres de la distinction du *Domino Noir*, de l'élégance des *Mousquetaires de la Reine*, de la grâce et de la vigueur de *Jean de Nivelle*, pour citer un ouvrage plus moderne, dont l'auteur a pu échapper à la contagion.

Il serait donc à souhaiter, dans l'intérêt du grand art et des artistes, qu'au nombre de tant de millions que la France jette par les fenêtres, il en tombât un ou deux entre les mains d'un groupe directorial, qui assurerait, sans frais pour eux, aux musiciens de la catégorie que nous venons de signaler, des représentations de leurs premiers ouvrages lyriques dont un jury impartial aurait d'abord discuté les chances de succès. Ces maîtres de l'avenir ne se verraient plus réduits à produire des oratorios, des scènes bibliques, des symphonies instrumentales, où, quel que soit leur talent, le sentiment dramatique ne peut jamais impressionner le public au même degré que dans une œuvre à laquelle le concours de l'acteur est assuré.

D'ailleurs, on n'ignore pas que le public des concerts n'est plus le même que celui des théâtres. Il montre moins d'enthousiasme et de chaleur. Il est plus érudit peut-être; mais si une œuvre dramatique, par exemple, doit être jugée au point de vue de la science musicale, elle doit l'être aussi au point de vue du sentiment et de l'élevation des idées qu'elle met en lumière. De ce côté, le plus humble des auditeurs peut être appelé à rendre le plus juste des arrêts. C'est avec ce flair naturel de l'ignorant que jugent les foules.

La nouvelle création de Ch. Gounod, *La Rédemption*, exécutée pour la première fois au grand Festival de Birmingham, sera, dit-on, entendue à Paris cet hiver, soit à l'Opéra, soit à Favart. Mais Gounod est un maître des maîtres à qui le génie, le succès et la fortune ont depuis longtemps ouvert toutes les portes.

Nous sommes donc forcés d'attendre cette exécution, ou tout au moins la publication de la partition pour pouvoir en parler à nos lectrices avec connaissance de cause. A l'heure où nous traçons ces lignes il n'en est pas encore question. Bornons-nous aujourd'hui à répéter avec le *Ménestrel*, que la musique française a remporté là, une éclatante victoire.

Le poème de cet oratorio est de Charles Gounod, lui-même. Dans le prologue il met en lumière la création, la naissance de l'homme, sa chute et



sa rédemption. Dans les trois autres parties de cette œuvre magnifique, sont renfermées la Passion et la Mort du Seigneur, la Résurrection, l'Ascension, puis la Mission des Apôtres portant par toute la terre la parole du Christ et ses divins enseignements.

M. Gounod ne pouvait choisir un plus sublime sujet pour couronner sa glorieuse carrière.

En dehors de nombreuses reprises accomplies dans les meilleures conditions de succès, nos théâtres lyriques de premier ordre ont des nouveautés à l'étude.

Le personnel de l'Opéra travaille activement la partition de *Henri VIII*, de M. Saint-Saëns. On met tout en œuvre pour être prêt dès Janvier.

A Favart, *Lachmé*, de Léo Delibes, avance à grandes enjambées vers le jour de son éclosion. *Carmosine* de F. Poise, suivra de près; mais *Manon*, de Massenet, semble ne devoir prendre rang que dans un temps plus éloigné.

La mort du charmant compositeur, Ed. Membre à douloureusement ému le monde artistique. Nous tenons à rendre hommage ici à la mémoire de cet homme de goût, parce que beaucoup de ses œuvres furent destinées à la jeunesse et écrites avec autant de talent que de sage réserve dans le choix des poésies. Nous pouvons donc les recommander comme des compositions de mérite à tous les points de vue.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

Ma chère belle, quitte le coin de ton feu; chausse tes brodequins; enfile ton manteau; attache ton chapeau; surtout... prends ton parapluie et viens faire une tournée de visites avec moi. Nous n'irons pas chez les jeunes femmes aujourd'hui.

Personne dans les rues. Je le crois bien : par cette pluie battante par ce vent froid, qui oserait sortir? Nous trouverons chez elles toutes les personnes qui n'ont point pris de « jour ».

Quelle ruelle triste que celle-ci! Elle aboutit à un cul-de-sac au fond duquel se dresse une porte charretière à la sombre couleur; les gonds en sont rouillés comme si elle ne s'ouvrait que rarement; en effet, elle semble en avoir peu l'habitude, car il nous faut la frapper deux ou trois fois de son lourd marteau, avant de la décider à cette cérémonie. Elle s'y résigne cependant à demi; et par l'entrebaillement, nous entrevoyons une figure effarée au teint bistré, qu'encadre une coiffe de paysanne :

« Madame du Manoir est chez elle? »

A cette simple question, qui semble inattendue cependant, la servante répond :

« De quoi? s'il-vous-plait? »

— Madame du Manoir peut-elle nous recevoir?

— Madame du Manoir?... c'est pour visite que vous venez? ah! oui, je comprends. C'est que... voyez-vous, il y a déjà quelqu'un là-haut.

— Cela prouve que votre maîtresse reçoit.

— Ah! dame... je ne sais pas; faudrait voir tout de même.

— Voyez alors; mais faites vite car il pleut à torrents et nous avons les pieds dans l'eau.

La camériste au teint bistré traverse de nouveau la cour, monte lourdement un escalier extérieur et rentre dans la maison.

Elle reparait bientôt sur le seuil. Enfin!

« A propos, nous crie-t-elle, j'ai oublié de vous demander votre nom. Comment que vous vous appelez, hein? »

Je réponds avec une certaine impatience :

« Qu'importe le nom; si madame du Manoir reçoit tout le monde, elle nous recevra aussi. »

Enfin, après une nouvelle attente, la camériste nous crie des profondeurs du corridor :

« Madame a dit que vous pouvez monter; c'est la grande porte à gauche. »

Comme elle ne daigne pas reparaitre, nous devons chercher nous-mêmes la grande porte à gauche.

Nous voici en présence de la dame du lieu. Saluons.

Ce salut nous est rendu correctement mais avec raideur. Raide aussi est le geste avec lequel elle nous invite à nous asseoir.

D'un autre geste non moins raide elle congédie un petit homme aux cheveux gris incliné devant elle.

« C'est maître Jardibon, mon avoué, dit-elle quand il a disparu. Son père était l'avoué du mien; je l'ai toujours connu; nous nous voyons chaque jour; c'est mon plus vieil...



— Votre plus vieil ami, madame, achevé-je distraitemment.

— Mon plus vieil homme d'affaires », rectifie la dame en soulignant le mot.

Tu me regardes de côté en ébauchant un sourire malicieux, Jeanne. Madame du Manoir qui ne s'en aperçoit pas continue :

« Les gens d'affaires sont indispensables. Eux seuls savent débrouiller l'écheveau si touffu des lois et règlements ; il est dur cependant de se trouver sous leur dépendance ; car c'est cela : on y est ! »

Tu demandes, Jeanne, si la vie est donc tellement pleine de difficultés qu'on n'y puisse marcher que le code à la main, de procès en procès ?

« La vie, mademoiselle, est pleine de gens qui veulent duper leur prochain. Or, je n'entends pas être ce prochain-là ; j'attache du prix à mes droits et je les fais valoir ! je tiens à mon indépendance et je la défends ! »

L'indépendance fut de tout temps le rêve de madame du Manoir, comme elle est d'ordinaire celui de quiconque a trop d'orgueil et pas assez de cœur. Elle épousa par accident un monsieur du Manoir dont nul ne se souvient. Peut-être le Maire qui les unit, troublé par l'attitude altière de la fiancée, dit-il en se trompant :

« Le mari doit obéissance à sa femme. »

Toujours est-il que ce fut tout comme... le pauvre du Manoir obéit depuis le seuil de la Mairie jusqu'à celui du cimetière où il ne tarda guère à se rendre, écrasé sans doute par un joug trop lourd à supporter.

Ici... Il fait « raide », il fait sombre, il fait froid.

Allons-nous en, Jeannette. Il pleut encore, mais la douche glacée que nous recevons est plus froide que les averses tombant des nuages.

Nous voici chez mademoiselle Deschalumeaux, une grasse personne aux cheveux blancs, clouée dans son fauteuil par la paralysie. Cette horrible maladie obscurcit quelque peu sa vue aussi, et mademoiselle Deschalumeaux le déplore amèrement parce que, dit-elle, elle ne peut plus ni lire les feuilletons ni examiner « les toilettes ! »

La pauvre fille aime le monde passionnément et lui voua sa jeunesse ; mais comme nul ne peut servir deux maîtres à la fois, elle négligea fort le bon Dieu et, par suite, les pensées sérieuses, les habitudes laborieuses, les tâches utiles et les pieux devoirs dont l'accomplissement est la seule base du bonheur. Elle eut peur du mariage, parce que les maris forcent parfois leurs femmes à rester au logis ; peur de la maternité, parce qu'elle empêche souvent d'aller au bal ; peur du foyer, enfin, parce qu'il a certains aspects grisâtres et qu'elle aimait le rose, toujours le rose et rien que le rose !...

Mais le rose manque absolument aujourd'hui à ses dernières heures ; et, que lui reste-t-il ? Les regrets superflus, le vide et la désespérance !

La solitude lui fait horreur ; et, pourtant, elle est seule la plupart du temps... alors, c'est pour elle la nuit, le vide !... Quelle différence si Dieu remplissait, éclairait ce vide et cette nuit !...

Mademoiselle Deschalumeaux nous accable de ses doléances à la fois puériles, grotesques et poignantes. Nous tentons quelques consolations sérieuses et chrétiennes ; elle ne nous comprend pas ; elle ne nous écoute plus et nous interromp, ses idées ayant changé de cours :

« A propos (où est l'à-propos ?) A propos, savez-vous si madame Némur a commandé son manteau ici et de quelle étoffe il sera ? Est-il vrai que le Vice-Président va donner un bal ? Qu'y a-t-il dans la corbeille de mademoiselle Vic ? »

Fuyons, Jeannette.

Madame Jumetz a quatre-vingts ans et sa mémoire commence à faiblir ; mais elle n'oublie pas, toutefois, de dire à chacun ce qui peut lui plaire et d'aller au-devant du service qu'on allait lui demander. Alerté, propre et souriante, elle se tient constamment les mains ouvertes et le cœur dispos.

Orpheline à vingt ans, elle a servi de mère, de la mère la plus tendre à ses jeunes sœurs, et ne s'est occupée de son propre avenir qu'après avoir assuré le leur.

Mariée un peu tard, elle a vu son mari tomber malade au sortir de l'église et demeurer infirme, avec des colères incessantes et des exigences tyranniques.

Mère de famille besogneuse, elle a passé bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans repos ! la mort a pris quelques-uns de ses enfants ; les nécessités impérieuses de la vie retiennent les autres loin d'elle ; et pourtant elle n'est pas seule, elle n'est pas triste, elle n'est pas vieille ! Non, elle n'est pas vieille malgré ses quatre-vingts ans.

Le devoir et le travail l'absorbant, lui laissant quelques instants à peine pour respirer un parfum, pour se réjouir d'un rayon, en la préservant de la satiété, lui ont laissé toute sa jeunesse d'âme, toute sa fraîcheur d'impression. La sérénité de son esprit a tenu au calme satisfait de sa conscience ; et ses obligés, les heureux qu'a faits sa charité, naturellement, simplement, lui forment une cour et lui composent une famille !

Quel enseignement, ma petite Jeanne !

Sur ce, rentrons cher nous ; détachons nos manteaux, dénouons nos chapeaux ; remettons nos pantoufles et apprenons les sciences qui feront de nous des fleurs d'hiver au pénétrant parfum.

FLORENCE.



## MOSAÏQUE



Les enfants qui dorment  
Dieu les bénit;  
Et les mères qui veillent  
Dieu les assiste.

(Poésie espagnole.)

Le religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît être faite que pour elles; il faut être grand ou le devenir pour être chrétien.

Massillon.

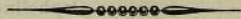


## ÉNIGME

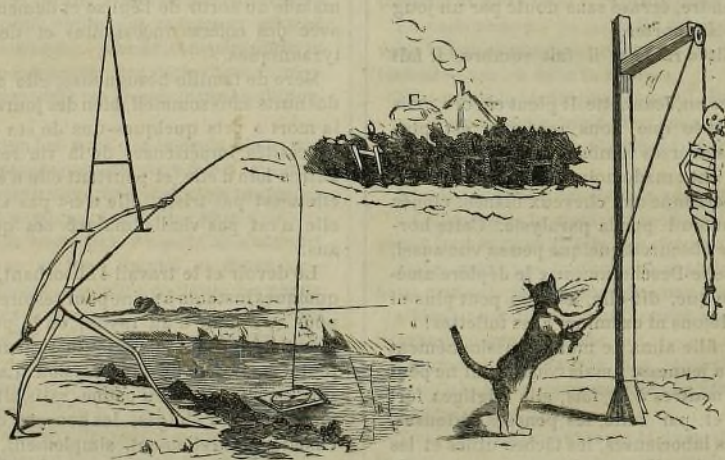
Le serviteur, l'ouvrier, le soldat,  
Font à tout moment ma rencontre;  
Au grand seigneur, surtout au potentat  
Bien plus rarement je me montre :  
Plus ou moins, cher lecteur, aussi tu me connais  
Mais Dieu ne me voit pas, ne me verra jamais !

## LOGOGRIPE

En suivant mes conseils avec fidélité,  
Chez soi l'on entretient une bonne santé,  
Mon cher lecteur; mais si vous faites des entailles  
Au beau milieu de mes entrailles,  
Hâtez-vous de me fuir : animal indompté,  
Je ne saurais être trop redouté.



## RÉBUS



Explication de l'Homonyme d'Octobre : barres, barre, Bart, bar, bard.

Explication du Rébus d'Octobre : Gain facile folle dépense.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY